

LES RANDONNEES

1

UN DES DECLENCHEURS (randonnée traditionnelle)

Il était une fois une pauvre petite fourmi qui, en plein hiver, partit rendre visite à une de ses cousines qui était bien malade. Passant sur la glace, elle glissa et se cassa la jambe.

« Ô Glace ! tu es bien méchante de casser la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Non, je ne suis pas méchante. Le soleil qui me fait fondre, le soleil est bien plus méchant que moi ! »

La petite fourmi se tourna alors vers le soleil. « Ô Soleil ! que tu es méchant de faire fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Mais non, dit le soleil, je ne suis pas méchant. Le mur qui m'arrête, le mur est bien plus méchant que moi. »

La petite fourmi se tourna alors vers le mur. « Ô Mur, que tu es méchant d'arrêter le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Mais non, dit le mur, je ne suis pas méchant. La souris qui me perce est bien plus méchante que moi. »

« Ô Souris ! dit la petite fourmi, que tu es méchante de percer le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Mais non, dit la souris, je ne suis pas méchante. Le chat qui me croque, le chat est bien plus méchant que moi. »

« Ô Chat ! que tu es méchant de croquer la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Mais non, dit le chat, je ne suis pas méchant. Le chien qui me mord, le chien est bien plus méchant que moi. »

« Ô Chien ! que tu es méchant de mordre le chat qui croque la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Mais non, dit le chien, je ne suis pas méchant. Le bâton qui me frappe, le bâton est bien plus méchant que moi. »

« Ô Bâton ! que tu es méchant de frapper le chien qui mord le chat qui croque la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi.

- Non, je ne suis pas méchant, dit le bâton, le feu qui me brûle, le feu est bien plus méchant que moi. »

« Ô Feu ! que tu es méchant de brûler le bâton qui frappe le chien qui mord le chat qui croque la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi.

- Non, je ne suis pas méchant, dit le feu, l'eau qui m'éteint, l'eau est bien plus méchante que moi. »

Ô Eau ! que tu es méchante d'éteindre le feu qui brûle le bâton qui frappe le chien qui mord le chat qui croque la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi.

- Mais non, dit l'eau, je ne suis pas méchante. Le bœuf qui me boit, le bœuf est bien plus méchant que moi. »

« Ô Bœuf ! que tu es méchant de boire l'eau qui éteint le feu qui brûle le bâton qui frappe le chien qui mord le chat qui croque la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi.

- Mais non, dit le bœuf, je ne suis pas méchant. L'homme qui m'attelle pour m'obliger à travailler, l'homme est bien plus méchant que moi. »

« Ô Homme ! que tu es méchant d'atteler le bœuf qui boit l'eau qui éteint le feu qui brûle le bâton qui frappe le chien qui mord le chat qui croque la souris qui perce le mur qui arrête le soleil qui fait fondre la glace qui a cassé la jambe de la pauvre petite fourmi !

- Non, dit l'homme, je ne suis pas méchant. Le temps qui m'emmène à la vieillesse et à la mort, le temps est bien plus fort que moi. »

LA RANDONNÉE DE LA FÊTE DES MÈRES

Le jour de la fête des mères, une petite fille voulut offrir à sa maman un cadeau qui soit aussi joli que gentil. Alors, elle alla voir la fleur de son jardin :

« Fleur, que tu es belle ! »

Celle-ci, fort modeste, lui répondit :

« Merci. Mais pourquoi me fais-tu ce compliment ?

- Voilà. Je cherche pour ma maman un cadeau qui soit à la fois joli et gentil.

- Va demander au soleil, car c'est lui qui gorge mes pétales de lumière. »

La fillette alla donc voir le soleil :

« Soleil, es-tu gentil ?

- Ma foi, oui. Pourquoi ?

- Je dois trouver un cadeau très beau et très gentil pour ma maman.

- Alors va plutôt voir la lune car, quand je suis fatigué d'illuminer toute la journée, elle prend la relève », répondit le soleil après avoir réfléchi.

La petite fille arriva à la hauteur de la lune :

« Lune, est-ce que tu te trouves belle ?

- Plutôt, oui, dit la lune car elle est un peu vaniteuse, mais pourquoi ?

- Parce que je cherche pour ma maman un cadeau qui soit aussi gentil que beau.

- Hum, suggéra la lune, tu devrais aller voir les Etoiles car elles sont très belles. Et elles m'aident à éclairer le ciel quand il fait nuit. »

La fillette alla voir les étoiles :

« Petites Étoiles, êtes-vous gentilles ? Pensez-vous être mignonnes ?

- Nous n'en sommes pas sûres, mais nous pensons que oui. Pourquoi nous poses-tu cette question ?

- Je dois trouver un cadeau très gentil et très beau pour ma maman. Pourriez-vous m'en conseiller un ?

- Mais bien sûr. Nous voyons souvent des petits humains qui vont dans leur jardin et ramassent quelque chose par terre.

- Je pense que j'ai trouvé ! s'écria la petite fille. Cela doit être une fleur ! Merci. »

Elle retourna dans son jardin et demanda à la fleur :

« Puis-je te cueillir ? Je t'ai choisie comme cadeau.

- Oui. » Répondit simplement la fleur tout émue.

Justine CHARENTON MASSET
(6^e Orange)

LE TEMPS PERDU

Il était une fois un homme qui comprit que, tout au long de sa vie, il avait perdu son temps. Alors il demanda à un ami :

- « Comment se rattrape le temps perdu ?
- Il faut se dépêcher. Prends vite l'avion. »

Il courut donc à l'aéroport et demanda un billet pour le temps perdu. La dame du guichet le regarda d'un air bizarre et lui donna le billet le plus cher, en direction du Mali. Il décolla et, à 600 Km/h, vola vers le Mali.

Lorsqu'il arriva, il aborda le premier passant :
« Savez-vous où est le temps perdu ?

- Mais ch'ais pas, moi ! P't-être vers là-bas... T'as qu'à prendre le train ! »

Il se rendit donc à la gare et se fit une deuxième fois arnaquer par une guichetière qui lui vendit le billet le plus cher, en direction du Maroc. Et il roula vers le Maroc à 300 Km/h.

Dès que le train fut arrêté, il demanda à une dame :
« C'est vers où, le temps perdu ?
- Je ne sais pas. Prends un taxi, il t'y conduira. »

Alors il prit un taxi qui, à 110 Km/h et en empruntant le ferry, le conduisit jusqu'au Portugal.

Là, il demanda au chauffeur :
« Pourriez-vous me déposer au temps perdu ?
- Mon cher Monsieur, je ne connais pas cette direction. Vous trouveriez plus facilement à motocyclette. »

Il demanda donc à un motard portugais :
« Puis-je monter derrière vous ?
- Oui, allez-y. Je vais en Allemagne. »
Et ils partirent à 90 km/h.

En cours de route, il lui cria :
« Est-ce que vous pouvez vous arrêter au temps perdu ?
- Euh... Vous vous sentez bien, vous ? Je crois que je vais vous laisser là. »

Alors l'homme descendit de la moto, alla voir une dame qui était seule sur un tandem et lui dit :

- « Puis-je pédaler avec vous ?
- Oui, bien sûr, je pars en Chine. C'est deux fois moins fatigant à deux. »

Ils pédalèrent ensemble à une vitesse de 20 Km/h.

Ils arrivaient au fleuve Pin-Yong lorsqu'il dit :
« C'est où, le temps perdu ?
- Désolée, Monsieur, mais j'avais oublié que j'avais quelque chose à faire. »

Et elle le laissa sur le trottoir.

L'homme alla voir un Chinois :
« Peux-tu me tirer sur ton pousse-pousse ?
- Oui. Je-veux-bien. Ins-tal-le-toi. »

Au bout d'un moment, l'homme dit au Chinois :
« As-tu déjà trouvé le temps perdu ?
- Non. Je pen-se, que-je-vais-m'ar-rê-ter-là. Bye-bye... »

Alors l'homme se mit à marcher tranquillement et se dit :
« Mais voilà ! j'ai retrouvé le temps perdu. Il suffisait d'admirer les choses, de profiter de tout et de s'en souvenir longtemps. »

Fleurette LEGRAND
(6^e Rouge)

GUILI-GUILI

Un jeune garçon adorait les chatouilles. Un jour, alors qu'il écrivait, il se dit : « Oh ! Qu'est-ce que j'aimerais devenir cahier pour ressentir les guilis du crayon... » Et paf ! il devint cahier.

Un jour, ce cahier se dit : « Oh ! Qu'est-ce que j'aimerais devenir tableau pour ressentir deux fois plus de guilis, grâce à la craie et à la brosse... » Et paf ! il devint tableau.

Un jour d'hiver, ce tableau se dit : « Oh ! qu'est-ce que j'aimerais devenir radiateur. Les gens viendraient me chatouiller pour se réchauffer les mains et le dos... » Et paf ! il devint radiateur.

Mais un jour d'été, ce radiateur en eut assez d'être radiateur. Personne ne venait plus se réchauffer. Plus de guilis ! Il se dit alors : « Oh ! Qu'est-ce que j'aimerais devenir petit garçon pour que mes parents me chatouillent quand j'en aurais envie... »

Camille RIBETTE
(6^e Orange)

LE SECRET DE LA ROSE

Une fourmi sans amis voulait savoir le secret de la rose : « Rose, peux-tu me dire ton secret pour être aussi belle et aussi joyeuse ?

- Va demander à l'eau, car moi je ne puis te dire mon secret, mais je peux être ton amie et un ami vaut mieux qu'un secret. »

La fourmi alla demander à l'eau : « Eau, connais-tu le secret de la rose ?

- Non, désolée. Je ne connais pas le secret de la rose. »

L'eau voyant la fourmi triste, lui proposa d'être son amie et la fourmi retrouva son sourire. L'eau dit à la fourmi : « Va demander au soleil ; lui, il brille tout le jour. »

La fourmi alla demander au soleil : « Soleil, connais-tu le secret de la rose ?

- Non, mais je vois que tu n'as pas beaucoup d'amis. Veux-tu faire partie de mes amis ? »

La fourmi rayonnait comme le jour. Elle comprit que le secret de la rose, pour être aussi joyeuse et belle, était d'avoir des amis.

Guillaume BARAZER
Jennifer GESTRAUD
Jeffry CHAPELET
(6^e Orange)

LA RANDONNÉE DU PETIT OISEAU

Camille COOPER
(6^e Jaune)

Il était une fois un petit oiseau qui avait grand faim. Il alla chez la vieille dame qui le nourrissait :

« Madame, pouvez-vous me donner des graines ?

- Je n'en ai plus. Va voir le grainetier. »

Le petit oiseau alla voir le grainetier.

« Grainetier, vends des graines à la vieille dame pour qu'elle me nourrisse, dit l'oiseau.

- Je n'ai plus de graines, dit le grainetier. Va donc voir le livreur. »

Le petit oiseau alla voir le livreur :

« Livreur, livre des graines au grainetier pour qu'il les vende à la vieille dame qui me nourrit.

- Je n'ai plus de graines, dit le livreur. Va voir l'agriculteur. »

Le petit oiseau alla voir l'agriculteur.

« Agriculteur, bats tes épis pour que le livreur livre des graines au grainetier qui les vendra à la vieille dame qui me nourrit.

- Je n'ai plus d'épis. Va voir le champ." »

Le petit oiseau alla voir le champ.

« Champ, donne des épis à l'agriculteur pour qu'il donne des graines au livreur qui les livrera au grainetier qui les vendra à la vieille dame qui me nourrit.

- Si tu m'arroses, je veux bien. »

L'oiseau vola vers le nuage et lui dit :

« Nuage, arrose le champ pour qu'il donne des épis à l'agriculteur qui donnera des graines au livreur qui les livrera au grainetier qui les vendra à la vieille dame qui me nourrit.

- Bien sûr ! » dit le nuage.

Le champ fut arrosé, le livreur fut engrainé, le grainetier fut livré, la vieille dame acheta des graines et l'oiseau n'eut plus faim.

OÙ SONT LES LEGOS ?

Au supermarché, ma mère me dit : « Tu peux prendre quelque chose qui te plaît ! »

Je vais voir un marchand et lui demande : « Auriez-vous des LEGOS ?

- Non, mais va voir le fabricant, il doit en avoir, lui. »

Arrivé chez le fabricant, je demande s'il a des LEGOS. On me répond : « Mon pauvre, je n'ai plus de plastique. Demande à l'usine, elle en a sûrement. »

L'usine me dit : « Il n'y a pas de plastique sans pétrole, mais il y en a en Irak. Va-y faire un tour. »

Je vais en Irak, on me donne du pétrole que je donne à l'usine, qui fait du plastique que je donne au fabricant, qui fabrique des LEGOS que j'apporte au marchand, qui les met en rayon. Je prends la boîte à pleines mains et je l'apporte à ma mère qui me l'achète.

Timothée RITLEWSKI
(6^e rouge)

LA RANDONNÉE DE LA TARTE AUX POMMES

Un petit garçon demanda à sa mère de lui faire une tarte aux pommes. Sa mère lui dit :

« Je veux bien, si tu me rapportes des pommes. »

Alors il alla voir le pommier et lui dit :

« Pommier, laisse-moi te prendre des pommes pour que je puisse les donner à ma mère et qu'elle m'en fasse une tarte.

- Je veux bien, si tu tailles mes vieilles branches. »

L'enfant alla alors voir le jardinier.

« Jardinier, laisse-moi t'emprunter un sécateur pour tailler les vieilles branches du pommier afin qu'il me donne des pommes pour que je les apporte à ma mère et qu'elle m'en fasse une tarte.

- Je veux bien, si tu trouves le moyen de faire taire ce chien. »

L'enfant alla voir le chien et lui dit :

« Chien, arrête d'aboyer pour que le jardinier me prête un sécateur pour que je taille les vieilles branches du pommier afin qu'il me donne des pommes pour que je les apporte à ma mère et qu'elle m'en fasse une tarte.

- Je veux bien, si tu remplis d'eau ma gamelle. »

Alors l'enfant alla voir le puits et lui demanda :

« Puits, laisse-moi remplir d'eau la gamelle du chien pour qu'il arrête d'aboyer, que le jardinier me prête un sécateur, que je taille les vieilles branches du pommier, que le pommier me donne des pommes pour que je les apporte à ma mère et qu'elle m'en fasse une tarte.

- Je veux bien. »

Le puits remplit d'eau la gamelle du chien. Le chien arrêta d'aboyer. Le jardinier prêta un sécateur. Avec le sécateur, l'enfant tailla les vieilles branches du pommier. Le pommier lui donna des pommes. Le petit garçon les apporta à sa mère qui lui en fit une tarte.

Flore LEYSSALES
(6^e Rouge)

COMMENT DEVENIR EXTRAORDINAIRE

Tout le monde est unique, mais il y a quelque temps, je ne le savais pas et je voulais devenir extraordinaire.

Alors j'allai voir mon meilleur ami : « Comment devenir extraordinaire ?

- Je ne sais pas, moi ! me répondit-il éberlué... Va voir le centaure dans la forêt. »

Alors j'allais voir le centaure : « Centaure, toi qui es extraordinaire, dis-moi ton secret.

- Je ne sais pas. Va voir les sirènes, elles pourront t'aider.

Alors je parcourus les cent mètres qui séparaient la forêt du lac. « Sirènes, vous qui êtes extraordinaires, dites-moi votre secret.

- Nous, nous sommes nées ainsi, mais va donc voir le soleil. Il est extraordinaire avec ses rayons qui nous donnent la vie ! » répondirent-elles.

Je montai vers le soleil. « Soleil, toi qui es extraordinaire avec tes rayons, dis-moi ton secret.

- Tout le monde est extraordinaire car il n'existe personne comme toi, m'expliqua-t-il. Tu es unique. »

Marie LATHIERE
(6^e Jaune)

LA RANDONNÉE DE LA PETITE LARME

Une petite fille pleurait au bord d'un ruisseau. Vint une petite larme qui glissa le long de son nez et tomba dans l'eau.

La petite larme était très heureuse car il ne faisait ni trop chaud ni trop froid. Mais, soudain, elle vit une biche qui voulait se désaltérer. Pour lui échapper, elle se laissa emporter par le courant.

Elle arriva bientôt dans une rivière. Elle y était heureuse, mais des nuages gris arrivèrent et la pluie se mit à tomber. La rivière grossit et le courant emmena la petite larme jusqu'à un fleuve.

Dans ce fleuve, il y avait de nombreux bateaux et la petite larme était bousculée de tous les côtés. Elle s'accrocha à un bout de bois et se laissa emmener jusqu'à l'océan.

Elle était bien dans cet océan. Mais quand elle vit une baleine qui voulait la boire, elle remonta à la surface et pria le soleil : « Ô, majestueux Soleil, peux-tu m'aider ? Cette baleine va m'avalier ! »

Le soleil exauça son souhait et elle s'envola dans les airs, mais le vent souffla si fort qu'elle eut vite le vertige. Alors elle s'accrocha au premier nuage qu'elle rencontra.

Mais il faisait froid. Il faisait même très froid. « Il fait trop froid ! Et puis je regrette ma petite fille ! » cria la petite larme avant de se laisser tomber. »

Elle tomba sur la terre et s'y enfonça. Il faisait noir et elle avait peur. Elle rejoignit la nappe phréatique.

Là, elle fut aspirée par un énorme tuyau, puis par des tuyaux moyens et des tuyaux plus petits pour finalement arriver dans un verre.

Une petite fille tenait ce verre. Quelle surprise de retrouver la fillette du ruisseau ! Celle-ci but le verre d'eau et la petite larme retourna à son point de départ.

Auxane DUVAL
(6^e Orange)

LE CHIEN QUI VOULAIT DEVENIR ROI

Il était une fois un chien vagabond que personne ne connaissait et qui vivait dans une campagne perdue. Un jour, il en eut assez de vivre ainsi et il décida de devenir quelqu'un de grand, de glorieux, de riche, qui pourrait boire et manger à sa faim au lieu de mendier à des poubelles qui ne lui avaient jamais rien donné de bon.

Il quitta donc son coin d'ordures pour se rendre à la ferme voisine où se trouvait Maurice, un vieux et sage cheval borgne :

« Dis-moi, Cheval, connais-tu le chemin de la gloire ? »

- Il faut d'abord que tu ailles en ville en marchant droit devant toi. »

Le chien partit au petit trot, sans dire un seul mot de politesse car il était trop pressé de manger et de boire comme un roi. Il marchait, mais il regrettait le cheval. Il l'avait trouvé très gentil et ne l'avait même pas remercié pour ses conseils.

Il arriva dans un petit village où, dans l'une des ruelles, se trouvait un chat de gouttière noir qui pleurait parce qu'il n'avait pas d'amis. Oubliant le vieux cheval borgne, il lui demanda :

« Dis-moi, Chat, connais-tu le chemin de la gloire ? »

- Oui. Il faut que tu marches longtemps. Tu arriveras à la ville. »

Le chien partit au petit trot, sans dire un seul mot de politesse car il était trop pressé de se retrouver dans une chambre de roi, bien au chaud et dans de beaux draps.

Le chien arriva dans une grande ville où il fut apeuré par tous ces gens qui faillirent plus d'une fois lui marcher dessus. Lorsqu'il aperçut un pigeon, bousculé par la foule et qui avait une aile cassée, il se précipita vers lui :

« Dis-moi, Pigeon, connais-tu le chemin pour devenir roi ? »

- Oui, bien sûr. Il te faut un grand château. Mais as-tu des amis à inviter dans ton château ? »

Le chien s'aperçut qu'il avait mal agi et qu'il n'avait aucun ami car il n'avait jamais aidé personne. Alors il dit au pigeon :

« Veux-tu être mon ami ? »

- Bien sûr. »

Le chien répara l'aile du pigeon et le mit sur son dos pour aller voir le chat.

« Bonjour, Chat, veux-tu être mon ami ? »

- Oh oui ! je me sentais si seul... J'ai enfin des amis ! » dit le chat en séchant ses larmes.

Le chien mit donc le chat sur son dos où était déjà le pigeon et partit voir le cheval.

« Bonjour, Cheval, veux-tu être mon ami ? Je te servirai de guide et te montrerai la route. »

- Oh oui ! Avec plaisir ! répondit le cheval.

- Maintenant, à moi la gloire et la richesse ! Je pourrai manger et boire à volonté ! » cria le chien.

Mais le cheval lui expliqua :

« Tu n'as pas besoin d'être roi pour manger et boire. Si tu veux, tu peux manger, boire et dormir ici. Ma maison est grande et chaleureuse. »

Le chien accepta et s'aperçut que les amis valent mieux que la gloire et les richesses.

Auxane DUVAL
(6^e Orange)

LA RANDONNÉE DU TIGRE

Un jour, un tigre affamé demanda à une girafe :

« Toi qui as un long cou et peux voir aussi loin que tu veux, dis-moi où est le pays des antilopes.

- Je te l'indiquerai, mais seulement si tu m'apportes un peu d'eau car à me baisser je pourrais me briser le cou. »

Le tigre alla à la rivière voir le crocodile pour lui demander de l'eau. Il faut toujours lui demander la permission, sinon il pourrait se mettre en colère car, la rivière, c'est son domaine.

« Peux-tu me donner de l'eau pour que je la donne à la girafe et qu'elle m'indique où est le pays des antilopes ?

- Oui, si tu m'amènes Madame Gnou car elle est bien charnue. »

Le tigre alla voir Madame Gnou :

« Madame Gnou, pouvez-vous me suivre à la rivière pour y voir quelqu'un et que ce quelqu'un me donne de l'eau, afin que je la donne à la girafe et que celle-ci m'indique où est le pays des antilopes ? »

Elle ne savait pas que dans la rivière il y avait un crocodile, mais elle n'était pas très curieuse et ne demanda pas qui était ce quelqu'un.

« Oui, dit-elle, je veux bien, mais à condition que tu me ramènes mon petit gnou qui a été capturé par le chacal. »

Le tigre alla voir le chacal :

« Monsieur, pouvez-vous me rendre le petit gnou pour que je le ramène à sa mère, qu'elle vienne avec moi à la rivière, que le crocodile me donne de l'eau que je donnerai à la girafe pour qu'elle m'indique où est le pays des antilopes ?

- Oui, mais si je viens avec toi au pays des antilopes. »

Le chacal se disait : "Pourquoi se contenter de si peu ? Un petit gnou, ce n'est pas beaucoup, alors que des milliers d'antilopes..."

- D'accord. » répondit le tigre.

Et tous deux accompagnèrent le petit gnou jusqu'à sa mère qui les accompagna à la rivière. Le crocodile leur donna de l'eau. Ils la donnèrent à la girafe et celle-ci leur indiqua où était le pays des antilopes.

Élodie GERAUD
(6^e Bleue)

LA RANDONNEE DE LA CHAUSSETTE

Une chaussette qui séchait sur une corde à linge tomba dans l'herbe. Un pied passait par là. « Oh non ! dit la chaussette, je suis toute propre et je ne veux pas que ce pied m'enfile. Il a de l'herbe entre les orteils ! Ô Dieu ! faites que je devienne pied, sinon je vais me retrouver toute sale et laide. » Et elle devint pied.

Un jour, le pied, qui était allé se promener, dit : « Oh mince ! je n'avais pas vu ces galets. Je n'ai pas envie de me faire mal en marchant dessus, j'aurai des bleus partout. Ô Dieu, faites que je devienne galet, sinon je vais avoir très mal ! » Et le pied devint galet.

Le galet se prélassait au bord de la mer quand un petit garçon le prit pour faire des ricochets. Le galet dit : « Oh non ! je n'ai pas envie qu'on me jette à l'eau ni que l'algue m'englue. Ô Dieu, faites que je devienne algue, sinon je vais devenir tout visqueux. » Et le galet devint algue.

L'algue vit un poisson rôder autour d'elle, et elle dit en chuchotant : « Je n'ai pas envie que ce poisson me mange. Ô Dieu, faites que je devienne poisson, sinon je ne ressemblerai plus à une algue ! » Et l'algue devint poisson.

Un jour, le poisson mit la tête hors de l'eau. Il vit des pêcheurs et dit : « Je ne veux pas que l'on me pêche ! Ô Dieu, faites que je devienne pêcheur, sinon je vais mourir ! » Et le poisson devint pêcheur.

Un jour d'hiver, le pêcheur dit : « Oh ! Il me tarde de rentrer chez moi. Ma femme a de la chance d'être restée au chaud. Ô Dieu, faites que je devienne femme ! » Et il devint femme.

Pendant que la femme lavait les chaussettes, elle dit : « Que ces chaussettes ont de la chance ! Elles se font laver puis elle vont

sécher et bronzer sur la corde à linge. Ô Dieu, faites que je devienne chaussette ! » Et la femme devint chaussette.

Par une belle après-midi d'été, une chaussette séchait sur une corde à linge...

Lauriane LEGRAND
(6^e Orange)

L'ARBRE ET LE ROI

Il était une fois, dans une forêt, un arbre seul et tranquille. Un beau jour, un pic-vert se posa sur cet arbre et commença à piquer partout. « Aïe ! aïe ! aïe ! dit l'arbre, cet oiseau me pique et me fait mal. Que j'aimerais être un oiseau ! » Et le prodige arriva.

Un jour, l'oiseau se posa sur une branche, mais, au-dessous, il y avait un chat, et ce chat commença à grimper à l'arbre. Alors l'oiseau dit : « Ce chat va m'attraper ! Mon Dieu ! que j'aimerais être un chat ! » Et le miracle se produisit.

Le chat se promenait seul, tout seul, quand, tout à coup, un chien arriva et, lorsqu'il vit le chat, commença à montrer les dents, à grogner... Alors le chat hurla : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Ce chien va me mordre ! Que j'aimerais être un chien ! » Et le miracle arriva.

Un jour, le chien trouva un maître, mais celui-ci n'était pas très gentil. Une fois, ce maître, trouvant le chien sur son canapé, lui lança des chaussons, des chaussures, n'importe quoi... Le chien eut peur, alors il cria : « Aïe ! aïe ! aïe ! Il me fait mal. Que j'aimerais être un homme ! » Et il fut un homme.

L'homme devint l'esclave d'un roi. Il devait travailler comme un malade, à n'en plus respirer, alors que son maître se reposait, ne faisait rien, à part compter son argent. Alors, il se dit : « Que j'aimerais être à sa place ! Il ne fait rien, lui, il se repose, il ne travaille pas. » Et il fut roi.

Le roi n'était pas très heureux car il était toujours entouré de gardes, de serviteurs, de conseillers, d'architectes, de tout. Il ne pouvait même plus dormir car il avait trop de monde autour de lui. Dès le matin, quand il voulait sortir, on lui disait : « Non, il ne faut pas sortir, c'est trop dangereux ! » ou bien : « Votre majesté, il y a

trop de soleil, vous ne pouvez pas sortir. Vous vous brûleriez la peau.»

Au bout d'un moment, il cria : « Mon Dieu, que j'aimerais être un arbre car, lui, il est seul et tranquille sans personne qui le surveille jour et nuit... »

Etienne DUBREU
(6^e Bleue)

PUIS-JE FAIRE RENTRER LE CHIEN ?

« Maman, puis-je faire entrer le chien au salon ?

- Oui, si tu lui essuies les pattes. »

J'allai voir la tisseuse pour qu'elle me donne un chiffon.

« Bonjour. Puis-je avoir un chiffon pour essuyer les pattes de mon chien afin qu'il puisse entrer au salon ?

- Désolée, je n'ai plus de laine. »

J'allai donc voir le mouton.

« Mouton, peux-tu me donner de la laine que je donnerai à la tisseuse qui me fera un chiffon avec quoi j'essuierai les pattes de mon chien pour pouvoir le faire entrer au salon ?

- D'accord, mais donne-moi de l'herbe. »

J'allai donc voir le pré.

« Pré, donne-moi de ton herbe pour que je la donne au mouton qui me donnera sa laine que je donnerai à la tisseuse qui me fera un chiffon avec quoi j'essuierai les pattes de mon chien que je pourrai faire entrer au salon.

- Je veux bien, mais si tu me donnes du fumier. »

J'allai donc voir le cheval.

« Cheval, donne-moi ton fumier que je donnerai au pré qui me donnera de l'herbe que je donnerai au mouton qui me donnera sa laine que je donnerai à la tisseuse qui me fera un chiffon avec quoi j'essuierai les pattes de mon chien que je pourrai faire entrer au salon.

- Oui, si tu me donnes de la paille bien sèche. »

J'allai donc voir le champ.

« Champ, donne-moi ta paille que je donnerai au cheval qui me donnera du fumier que je donnerai au pré qui me donnera de l'herbe que je donnerai au mouton qui me donnera de la laine que je donnerai à la tisseuse qui me fera un chiffon avec quoi j'essuierai les pattes de mon chien qui pourra entrer au salon.

- Oui, mais il me faut du soleil. »

J'allai donc voir le soleil.

« Soleil, donne-moi de ta chaleur que je donnerai au champ qui me donnera sa paille que je donnerai au cheval qui me donnera son fumier que je donnerai au pré qui me donnera de l'herbe que je donnerai au mouton qui me donnera de sa laine que je donnerai à la tisseuse qui me fera un chiffon avec quoi j'essuierai les pattes de mon chien qui pourra entrer au salon.

- Oui, je veux bien. »

Le soleil ensoleilla le champ, le champ empailla le cheval, le cheval enfumiera le pré, le pré herbiva le mouton, le mouton enlaina la tisseuse, la tisseuse tissa un chiffon, le chiffon chiffonna les pattes du chien et le chien put entrer au salon.

Fleurette LEGRAND
(6^e Rouge)

LE CHOCOLAT

Tous les mercredis, je vais voir mon oncle pâtissier. Nous fabriquons toutes sortes de gâteaux, tous plus appétissants les uns que les autres. Mais un jour, plus de chocolat !

Aussitôt, je me précipite au supermarché. Je demande du chocolat à la caissière. Elle me répond gentiment : « Il n'y a pas de chocolat sans livreur »

Je demande au livreur de livrer du chocolat chez mon oncle le pâtissier. Il m'explique : « Je ne peux pas livrer sans camion ! »

Je vais voir le camion qui me dit : « Rends-toi à l'usine, c'est elle qui me remplit ! »

Je me rends à l'usine qui me murmure : « Prends l'avion pour les Indes et achète du cacao. »

Je m'envole pour les Indes et j'achète du cacao.

Rentrée en France, je donne le cacao à l'usine qui me fabrique le chocolat qui me remplit le camion qui emmène au supermarché le livreur qui livre enfin le chocolat.

Je prends le chocolat, je le donne à la caissière qui me répond : « Cinq euros, s'il vous plait, Mademoiselle ! »

Ainsi, mon oncle et moi-même, pouvons faire aussitôt un énorme gâteau au chocolat !

Auriane LAVOYE
(6^e Jaune)

COMMENT FAIRE DES PETITS PAINS ?

Un jour, une fille voulait faire des petits pains, mais elle ne savait pas comment s'y prendre, alors elle alla voir le boulanger : « Monsieur le boulanger, je voudrais faire des petits pains. Pouvez-vous m'aider ?

- Bien sûr, mais sans blé pas de farine donc pas de pains ! »

Elle partit donc voir le fermier pour lui demander du blé : « Monsieur ! Pourrais-je avoir du blé pour que le boulanger me fasse des petits pains ?

- Je veux bien, mais sans pluie pas de blé ! »

Elle alla donc voir la pluie : « Pluie ! Tu es méchante de ne pas tomber pour que le fermier récolte du blé et pour que le boulanger me fasse des petits pains !

- Mais le soleil refuse de me laisser la place car il veut montrer sa beauté. » répliqua la pluie, choquée.

Elle alla donc voir le soleil : « Tu es méchant ! Tu ne veux pas que la pluie tombe pour arroser le blé pour que le fermier en donne au boulanger et que celui-ci me fasse des petits pains !

- Ne pleure plus, petite ! Je vais laisser tomber la pluie, pour arroser le blé, pour que le fermier en donne au boulanger, que celui-ci te fasse des petits pains et que tu les partages avec tous tes amis ! »

Lisa PINTO, Suzanne VITORINO
Marie LATHIERE (6^e Jaune)

LE GARÇON QUI VOULAIT MONTER SUR UN ARBRE

Il était une fois un garçon qui voulait contempler les merveilles du monde. Il alla voir un arbre dans son jardin. « Arbre, dit le garçon, puis-je monter sur toi pour voir les merveilles du monde ? »

- Je veux bien, répondit l'arbre, mais va chercher une échelle. »

Alors le garçon alla voir le pompier. « Monsieur le pompier, est-ce que je peux prendre votre grande échelle ? »

- D'accord, mais pas d'échelle sans cigarettes. »

L'enfant alla donc voir un cultivateur de tabac. « Pouvez-vous me donner des cigarettes pour mon ami qui fume comme un pompier, ce qui est normal puisqu'il est justement pompier ! »

- Je veux bien, marmonna le cultivateur de tabac, mais pas de tabac sans eau. »

Le garçon courut vers la rivière et lui demanda : « Rivière, jolie rivière, puis-je prendre un peu de ton eau ? »

- Pourquoi pas, murmura la rivière, mais tu sais bien qu'il n'y a pas d'eau sans pluie. »

Et pour finir le garçon monta vers le nuage. « Nuage, joli nuage, peux-tu faire de la pluie ? »

- Bien sûr. » soupira le nuage.

Ainsi, la pluie tomba dans la rivière. La rivière donna son eau au garçon qui la donna au cultivateur de tabac. Le cultivateur de tabac donna des cigarettes pour le pompier qui donna l'échelle au garçon. Celui-ci posa enfin l'échelle contre l'arbre et il y grimpa lentement, lentement.

Le garçon, émerveillé, découvrit des choses plus belles encore que celles dont il avait rêvé.

Guillaume BARAZER

(6^e Orange)

LE FRUIT LE PLUS SUCRE DU MONDE

Je m'appelle Estelle et je recherche le fruit le plus sucré du monde car je suis très gourmande. Je vais demander à la cuisinière : « Sais-tu quel est le fruit le plus sucré du monde ? »

- Va demander au sucre peut-être le connaît-il ! »

J'allai donc demander au sucre qui me dit : « Va demander à la mer peut-être l'a-t-elle vu passer sur un bateau. »

J'allai questionner la mer qui me répondit : « Va demander à la lune. Moi, je ne l'ai jamais vu, j'ai bien assez à faire avec tous ces poissons frétilants. »

J'allai donc demander à la lune qui me répondit : « Va demander au soleil, lui qui éclaire les fruits et les fleurs. »

J'allai donc demander au soleil qui me dit : « Mais bien sûr, le voilà ! Dans mes rayons, c'est moi qui le fais mûrir. »

Et grâce à la cuisinière, au sucre, à la mer, à la lune et au soleil, je l'ai enfin trouvé, mon beau fruit sucré.

Stéphanie DOS SANTOS COSTA

(6^e Bleue)

L'ORTHOGRAPHE

Il était une fois un enfant, qui était très mauvais en orthographe et très malheureux parce qu'il se faisait gronder par son professeur de français. Il se mit donc à la recherche d'un crayon qui ne faisait pas de fautes. Il demanda à sa mère : « Veux-tu m'acheter un crayon qui ne fait pas de fautes ? » Sa mère répondit : « Je veux bien, mais je ne sais pas si je pourrais trouver ce crayon magique. »

L'enfant alla demander au P.D.G de l'usine de crayons : « M. le P.D.G., voulez-vous me fabriquer un crayon qui ne fait pas de fautes ?

- Bien sûr, mon petit, mais il faut aller voir l'orthographe. C'est elle qui règne sur les fautes et qui possède l'élixir pour fabriquer ce crayon. »

Très intimidé, il alla voir l'orthographe et lui dit : « Orthographe, voudrais-tu me donner un flacon d'élixir ? »

L'orthographe répondit : « Tu as tellement envie de bien écrire que j'ai pitié de toi. Tiens, voici un flacon, mais prends-en soin. »

L'enfant retourna chez le directeur de l'usine. Il lui donne le flacon et lui dit : « Je vous apporte un flacon d'élixir, maintenant pouvez-vous fabriquer le crayon ?

-Oui. »

Une semaine plus tard, l'enfant, tout heureux, alla chercher la merveille à l'usine. Et depuis ce temps, il adore les dictées et a toujours une bonne note.

Nelly RODE (6^e Rouge)

L'ÉTRANGER QUI ARRIVE EN FRANCE

Je débarquai d'un radeau sur une plage. Je marchai sur une route jusqu'à un panneau qui indiquait le Sud, des noms de villes qui me faisaient rêver : Montpellier, Lattes, Lunel, Nîmes, Avignon, Marseille, Arles, Alès...

Je pris la route vers Montpellier : c'était une si grande ville. Avant, J'habitais en Algérie, à Blida, une toute petite ville.

Soudain, je vis une agence qui vendait des logements. Il faisait si bon ici ! J'y entrai, m'y installai et demandai un logement au vendeur. Le vendeur me dit qu'il n'y avait pas de logement sans argent.

Je cherchai un distributeur pour retirer de l'argent. Le distributeur me dit qu'il n'y avait pas d'argent sans carte.

J'allai dans une banque chercher une carte. La banque me dit qu'il n'y avait pas de carte sans travail.

Je cherchai une usine pour travailler. On me proposa de devenir mécanicien. Le soir, je revins à la banque.

La banque m'encarte, j'encarte le distributeur. Le distributeur m'enargente, j'enargente le vendeur, le vendeur m'enloge. Et depuis, je vis ici, au milieu des cigales et des oliviers.

Cyril MARTIN
(6^e Bleue)

LA RANDONNEE DE L'HOMME QUI CHERCHAIT LE SOLEIL

Un jour, un homme qui avait froid cherchait le soleil qui pouvait le réchauffer. Il demanda à un passant : « Savez-vous où se trouve le soleil ? »

Le passant lui dit : « Allez voir en Martinique ».

L'homme demanda au capitaine d'un bateau : « Pouvez-vous m'emmener en Martinique pour que je puisse trouver le soleil ? ».

Le capitaine lui répondit : « Pas de bateau sans billet de croisière ! ».

L'homme alla demander le billet au guichet, mais celui-ci lui dit : « Pas de billet sans argent ! »

L'homme demanda au distributeur : « Peux-tu me donner de l'argent pour que je puisse aller en Martinique trouver le soleil ? »

Le distributeur lui dit : « Pas d'argent sans carte ! »

L'homme demanda une carte au banquier pour aller en Martinique trouver le soleil.

Le banquier lui donna la carte.

L'homme encarta le distributeur, le distributeur l'enrichit, il régla le guichet, le guichet l'embilleta, il embilleta le capitaine du bateau, le capitaine du bateau le fit monter à bord. L'homme alla en Martinique et il trouva le soleil. Depuis, il n'a plus jamais eu froid.

Arthur SINGEZ
(6^e Verte)

LA RANDONNEE POUR L'EAU

Un garçon qui travaillait dur, mourant de soif en plein été, alla demander de l'eau à la fontaine : « Madame la Fontaine, puis-je avoir de l'eau ? »

- Il a fait si sec que je n'en ai plus. Va demander à la montagne ; elle sait où en trouver. »

Le garçon se mit à gravir péniblement la montagne.

Arrivé au sommet : « Madame la Montagne, savez-vous où je pourrais trouver de l'eau ? »

- Demande à mes sources, mais elles sont presque toutes asséchées, sauf une qu'il te faut trouver. »

Courageusement, le garçon se mit en quête des sources. Il y en avait des centaines, sans un filet d'eau. Sauf une qui suintait à peine.

« Madame la Source, puis-je avoir de l'eau ? »

- Va demander au nuage pour qu'il m'approvisionne, chuchota la source. »

Le garçon, du haut de la montagne, cria vers le nuage qui frôlait le sommet : « Monsieur le Nuage, pouvez-vous faire tomber la pluie ? »

- Bien sûr, dit le nuage. »

Et, aussitôt, le nuage déversa de l'eau sur les sources qui coulèrent sur la montagne qui remplit la fontaine et, enfin, le garçon assoiffé put éteindre sa soif.

Alexandre DESSEUX (6^e Orange)

LE BONHEUR DE LA FLEUR

Comme vous l'avez deviné, Justine est une fleur, plantée au milieu d'un champ. Elle est toute seule, elle s'ennuie. Seuls quelques inconnus passent au cours de ces longues journées.

Un beau matin, au réveil, un lapin passe devant elle. « Bonjour, petit lapin, peux-tu me cueillir ? Je m'ennuie toute seule dans ce champ.

- Hélas, non ! Que veux-tu que je fasse de toi ? Demande plutôt au fermier. »

La fleur est très ennuyée, mais elle salue très poliment le lapin. Tout à coup, elle aperçoit le fermier qui promène ses vaches. Quelle chance !

« Monsieur le fermier, auriez-vous la gentillesse de me cueillir ?

- Mais bien sûr que non ! Les animaux de la ferme te mangeraient. Demande plutôt au soleil. »

Elle remercie le fermier qui continue sa route avec ses vaches.

En pleine après-midi, le soleil cogne. La fleur est toute contente. Elle l'appelle en criant, car le soleil est haut dans le ciel : « Soleil, je t'en supplie, cueille-moi ! Je m'ennuie dans le champ toute la journée.

- Mais je ne peux pas te cueillir, je te brûlerais, et tu serais bientôt morte ! Demande à la jardinière, je suis sûr qu'elle te cueillera. »

Elle dit au revoir au soleil et le remercie. Des jours et des nuits passent, et la fleur est désespérée. Impossible de changer sa destinée.

Mais voilà qu'un beau matin, la jardinière vient cueillir des fleurs. La petite fleur ne se sent plus de joie : « S'il te plaît, jardinière, cueille-moi.

- Mais bien sûr que je vais te cueillir ! Où plutôt ne serais-tu pas contente si je te plantais avec d'autres fleurs ? »

Justine accepta avec enthousiasme.

La jardinière prend délicatement la fleur en veillant à ne pas abîmer ses racines. Aussitôt, elle la replante, et c'est ainsi que la fleur qui s'ennuyait, changea de vie et se fit des amies.

Marine GIOVANNELLI
(6^e Bleue)

LE SOLEIL AMOUREUX DE LA LUNE

Le soleil était seul dans le ciel bleu en attendant la lune. Il l'attendait depuis des années. Jamais elle ne venait.

Un jour, un nuage gris passa près de lui. « Nuage, dit le soleil, je veux rencontrer la lune. Peux-tu m'aider à faire une éclipse ?

- Hélas, je ne peux pas, répondit le nuage, il me faut la permission du temps.

- Qu'à cela ne tienne, je vais te la chercher, dit le soleil. Le temps est mon ami. Il ne me la refusera pas. »

Sur le champ, il rayonna jusqu'au temps. « Temps, peux-tu donner la permission au nuage de m'aider à faire une éclipse pour que je rencontre la lune ?

- Oui, mais je ne peux pas pour le moment car je suis malade. Va chercher le docteur du ciel.

- Bien sûr, mais où puis-je le trouver ? demanda le soleil.

- Au-delà des montagnes. » dit le temps.

Le soleil s'envola jusqu'au docteur du ciel. « Docteur, pouvez-vous m'aider à soigner le temps pour qu'il donne la permission au nuage de faire une éclipse et que je puisse enfin rencontrer la lune ? dit le soleil.

- Oui, bien sûr, je t'aiderai. »

Ils partirent ensemble vers le temps. « Temps, qu'avez-vous que je puisse vous soigner ?

- Je suis enrhumé. Quand je tousse, ça fait un gros coup de vent.

- J'ai un remède, dit le docteur, prenez une cuillère de ce sirop trois fois par jour.

- D'accord. Grâce à vous, je vais pouvoir aider le soleil à rencontrer la lune. Merci. »

Et le docteur repartit.

« Voilà, dit le temps, maintenant je peux t'aider. Quand je te verrai avec le nuage, je ferai une éclipse. Tu peux t'en retourner l'esprit tranquille. » Le soleil partit enchanté.

Le nuage, avec la permission du temps et son aide, transforma le ciel bleu en une éclipse.

Le soleil et la lune se rencontrèrent. Ils eurent de nombreux enfants... enfin d'étoiles plutôt.

Estelle BONNEFOND
(6^e Bleue)

LA RANDONNEE DE LA LIONNE

Un jour, une lionne voulait se reposer car elle avait mal aux pattes. Elle alla demander au lion : « Oh ! Lion, roi des animaux, me permets-tu de me reposer car j'ai bien mal aux pattes, et je ne peux plus chasser.

- Oui, si tu dis aux autres lionnes d'aller chasser à ta place. »

La lionne alla dire aux autres lionnes : « Allez donc chasser pour que je puisse me reposer.

- D'accord, si tu dis aux lionceaux de se tenir tranquilles pour que nous partions à la chasse. »

La lionne alla dire aux lionceaux : « Tenez-vous tranquilles pour que les lionnes puissent chasser et que je puisse me reposer.

- D'accord, si tu dis aux sauterelles de se tenir immobiles pour que nous jouions avec elles. »

La lionne alla dire aux sauterelles : « Pouvez-vous vous tenir immobiles pour que les lionceaux jouent avec vous, que les lionnes puissent chasser et que je puisse me reposer.

- Oui, si tu dis au vent de la mer de ne plus souffler sur les brins d'herbe qui nous font tomber. »

La lionne alla demander au vent de la mer : « Ne souffle plus sur les brins d'herbe qui font tomber les sauterelles et qui les empêchent de se tenir immobiles, pour que les lionceaux jouent avec elles et qu'ils restent tranquilles pendant que les lionnes partent chasser et que je puisse me reposer.

- Oui, si tu dis aux enfants de ne plus se baigner dans mon eau. »

La lionne alla dire aux enfants : « Ne vous baignez plus dans l'eau de la mer pour qu'elle arrête de souffler sur les brins d'herbe qui font tomber les sauterelles et qui les empêchent de se tenir immobiles, pour que les lionceaux jouent avec elles et qu'ils restent tranquilles pendant que les lionnes partent à la chasse et que je puisse me reposer.

- Bien sûr. »

Les enfants arrêtaient de se baigner dans l'eau de la mer qui arrêta de souffler sur les brins d'herbe qui ne firent plus tomber les sauterelles qui jouèrent avec les lionceaux. Les lionnes partirent à la chasse et enfin notre lionne put se reposer.

Virginie POLETTE (6^e Bleue)

L'AMPOULE EN PANNE

Un jour, un petit garçon était en panne de courant : plus de lumière, tout était dans le noir. Le garçon demanda à l'ampoule de s'allumer. L'ampoule répondit : « Sans câble, pas de lumière. »

Le petit garçon alla dire au câble de se brancher sur l'ampoule. Le câble dit : « Je voudrais bien, mais je n'ai pas assez d'électricité. »

Le petit garçon courut voir la fée Électricité : « Fée, dit le garçon, peux-tu charger les câbles ?

- Oui. »

Ainsi l'électricité fournit le courant à l'ampoule et l'ampoule éclaira la chambre comme en plein jour.

Nassim YESSAD (6^e Orange)

LA TARTE AUX POIRES

Un jour, une petite-fille eut une envie folle de manger une tarte aux poires. Elle demanda à sa mère : « Maman, pourrais-tu me faire une tarte aux poires ? »

- Je veux bien, si tu me rapportes des poires. »

La petite fille va demander au poirier de lui donner des poires pour que sa maman lui fasse une tarte aux poires.

Le poirier lui dit : « Oui, si tu dis au chat de ne plus monter dans mes branches. »

La petite fille dit au chat qu'il ne faut plus monter sur le poirier pour que le poirier puisse lui donner des poires et que sa maman lui fasse une tarte aux poires.

Le chat répond : « Ce n'est pas de ma faute, c'est la faute de mes griffes. »

La petite fille dit aux griffes qu'il faut les couper pour que le chat ne monte plus sur le poirier et que celui-ci lui donne des poires pour que sa maman lui fasse une tarte aux poires.

Ainsi fut fait. Le poirier dit : « Je te donne des poires puisque tu as été dire au chat de ne plus monter sur mes branches. »

La petite fille rentra chez elle et annonça à sa maman : « Je suis allée demander des poires au poirier pour que tu puisses faire une tarte aux poires. »

Il ne restait plus qu'à s'exécuter. Et le soir même, la petite fille dégusta la plus fameuse tarte aux poires qui se puisse rêver.

Charlotte GOUDY (6^e Orange)

LA FÊTE DES MÈRES (2)

Dans deux jours, c'est la fête des mères, et moi je voudrais offrir un bouquet de marguerites à ma maman. Alors je cours dans mon jardin et je demande aux marguerites qui tournent vers moi leur

cœur d'or : « Marguerites au grand cœur, pourrais-je vous cueillir pour offrir un bouquet à ma maman ? »

- Oui, mais si tu veux que nous soyons plus belles, arrose-nous deux fois par jour. Nous avons chaud ! »

Je vais voir la rivière et je lui demande : « Pourrais-je avoir un peu de ton eau pour arroser les marguerites afin de les cueillir et faire un bouquet pour ma mère ? »

- Hélas ! Je n'ai plus d'eau. Mais va demander au ciel qu'il fasse tomber la pluie. »

Alors je vais voir le ciel et je lui demande : « Pourrais-tu faire pleuvoir pour que la rivière me donne de l'eau pour que j'arrose les marguerites et que je fasse un bouquet pour ma maman ? »

- Mais c'est qu'il faudrait des nuages ! Ce sont eux qui me nourrissent. »

Alors je vais voir les nuages et je leur demande : « Pourriez-vous aider le ciel à faire pleuvoir ? »

Le nuage aida le ciel et tous deux réussirent à faire pleuvoir. La rivière me donna l'eau, j'arrosai les marguerites. Et le jour de la fête des mères, j'offris à ma mère un magnifique bouquet aux mille cœur d'or...

Juliette TRIVERY
(6^e Verte)

LE CONTE DU CHIEN

C'est l'histoire d'un chien qui avait faim. Alors, il demanda à Ulysse, son maître : « Maître, mon bon maître, j'ai grand faim. Peux-tu me donner une de ces boîtes que tu me donnes d'habitude ? »

- Je voudrais bien, répondit le propriétaire de l'animal, mais, il n'y en a plus ! Je vais t'en chercher chez le marchand. »

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Ulysse arriva devant le rayon pour chiens, mais, il n'y avait rien. Déçu, il demanda à la marchande :

« Excusez-moi, mais est-ce qu'il reste des boîtes pour les chiens ? »

- Je voudrais bien, mais il n'y en a plus. Il faudrait aller voir l'usine, je ne sais pas pourquoi elle n'en fabrique plus ! »

Ulysse, le bon petit maître, accourut à l'usine.

« Excusez-moi, dit-il au patron de l'usine, pourrais-je savoir pourquoi vous ne produisez plus de boîtes ? La marchande ne peut plus vendre sa nourriture et mon chien ne peut plus manger. »

- Eh bien, c'est simple : la ferme ne nous approvisionne plus ! »

Alors, le bon petit homme fonça à la ferme. « Excusez-moi, demanda Ulysse à l'éleveur, pourrais-je savoir pourquoi vous ne produisez plus de viande ? La marchande ne peut plus vendre sa nourriture, l'usine ne peut plus faire de boîtes et mon chien est très affamé. »

- Allez donc demander aux animaux pourquoi ils sont si maigres. »

Dès qu'il y fut, Ulysse demanda à un cochon plutôt maigre :

« Petit cochon, pourquoi ne plus produire de ta si bonne viande ? La marchande ne peut plus vendre sa nourriture, l'usine ne peut plus faire de boîtes, le fermier ne gagne plus de sous et mon chien est de plus en plus affamé. »

-RON deman RON de plutôt RON aux champs RON vois-tu RON nous sommes RON trop RON maaaaiiggrrrees RONRONRONRON ! »

Ulysse qui commençait à avoir mal aux pieds (il faut le comprendre !) alla à la rencontre du champ : « Monsieur le champ, est-ce que je pourrais savoir pourquoi tu ne produis plus de blé ? La marchande ne peut plus vendre sa nourriture, l'usine ne peut plus faire de boîtes, le fermier ne gagne plus de sous, les cochons de la ferme sont faméliques et mon chien est très affamé. »

- La solution à ton problème serait de demander aux nuages de faire de la pluie pour que je puisse faire du blé. »

« Enfin va se terminer ce long voyage, se dit Ulysse ! »

Cinq minutes plus tard, il demanda à la pluie qui fut d'accord. Et la pluie empluvia le champ, le champ enchanta les cochons, les cochons cochonnèrent le fermier, le fermier ferma l'usine, l'usine usina la marchande, la marchande marchanda Ulysse qui put donner à manger à son chien.

Pauline DUVALEIX
(6^e Rouge)

LA RANDONNEE DE LA PETITE GRAINE

La petite graine était seule, posée sur un lit de terre noire.

« Petite graine, pourquoi ne pousses-tu pas ? demanda un petit garçon.

- Je ne peux pas, je suis trop petite, il me faut de l'eau, dit-elle.

- Je vais aller t'en chercher. » proposa avec empressement le petit garçon.

Sur le chemin, une racine le fit tomber.

« Racine d'arbre, laisse-moi passer pour que j'aie chercher de l'eau pour la petite graine.

- Bien sûr, si tu m'enlèves la feuille qui me gêne, là, sur mon tronc.

- Tronc, laisse-moi t'enlever la feuille qui te gêne, pour que tes racines me délivrent et que je puisse donner de l'eau à la petite graine.

- Oui, si tu t'en vas tout de suite. »

Alors le garçon s'en alla et arriva au puits.

« Puits, peux-tu me donner de l'eau, la petite graine en a besoin.

- Hélas ! je n'en ai plus, mais va demander au nuage qu'il fasse pleuvoir.

- Nuage, peux-tu me donner de l'eau pour le puits ?

- Je voudrais bien, mais je ne peux pas car le soleil m'en empêche ; il veut toujours étaler sa belle couleur jaune. Va lui demander de me laisser passer pour que je puisse donner de l'eau au puits.

- Soleil ! laisse passer le nuage pour qu'il puisse donner de l'eau à la petite graine.

- Oui, mais je ne peux pas car je suis amoureux de la lune et je voudrais qu'elle et moi nous nous rencontrions ; alors, va lui demander si elle veut bien m'accorder un rendez-vous.

- Lune, voudrais-tu rencontrer le soleil pour qu'il laisse passer le nuage, que le nuage donne de l'eau au puits, que le puits donne de l'eau à la petite graine.

- Oui, je veux bien ; j'ai hâte de le rencontrer. »

La lune rencontra le soleil, le soleil laissa passer le nuage, le nuage donna de l'eau au puits, le puits donna de l'eau au petit garçon et la petite graine fut arrosée.

Lisa SEYNAVE
(6^e Bleue)

LA POULE ET LE POUSSIN

Un jour, la poule ordonna à son poussin de rentrer, mais il refusa. La poule appela le coq et lui demanda de faire rentrer son fils, mais le coq s'en moquait bien.

En colère, elle appela le chat et lui demanda de manger le coq, mais le chat s'exclama : « Le coq ne m'a rien fait, je ne le mangerai pas ! »

La poule appela le chien et lui demanda d'étrangler le chat, mais le chien répondit : « Le chat ne m'a rien fait, je ne l'étranglerai pas ! »

Alors elle appela le bâton et lui commanda de battre le chien. Et le bâton se leva pour obéir.

Mais le chien dit : « Plutôt que d'être battu, j'étranglerai bien le chat !

- Plutôt que d'être étranglé, dit le chat, je mangerais bien le coq !

- Et moi, dit alors le coq, plutôt que d'être mangé, je ferais bien rentrer le poussin. »

Et pendant que tout ce monde se disputait, le poussin rentra bien sagement au poulailler. Et tous finirent par se réconcilier.

Marie-Claire MATRAN
(6^e Verte)

LES TROIS OBJETS MAGIQUES

LE DECLENCHEUR (résumé) :

Obligé de mendier pour survivre, un jeune homme avait dû quitter sa famille.

Un jour, un vieillard rencontré lui donna une nappe qui se recouvrait par magie, si l'on disait une certaine formule, des victuailles les plus rares. Alors qu'il rentrait chez lui avec ce précieux cadeau, il se le laissa subtiliser par un aubergiste indélicat à qui il avait naïvement révélé la formule.

A la seconde rencontre, le même personnage lui remit un âne qui faisait des pièces d'or. Le même scénario se reproduisit.

A la troisième rencontre, son bienfaiteur lui remit un bâton qui sut, lui, prendre contre l'aubergiste la défense du naïf jeune homme et l'aida à récupérer la nappe et l'âne.

Sa famille n'ayant plus à craindre la famine, la pauvreté ni l'insécurité, le jeune homme put mettre fin à son errance.

(Conte traditionnel)

LE CHEVAL, LA SELLE ET LES BOTTES

Un jeune homme aimait beaucoup les chevaux. Son rêve était de faire des concours, mais il ne pouvait pas car il n'avait pas de cheval à lui.

Un jour qu'il faisait une balade à pied, il rencontra un vieux cavalier qui lui dit :

« Bonjour, jeune homme. Aimes-tu les chevaux ?

- Oui, Monsieur, beaucoup !

- Comme tu as l'air d'un bon garçon, je vais te donner mon cheval. Si tu veux qu'il saute, dis-lui : « Saute vers le bon Dieu ! » Et il sautera mieux que personne.

- Mais, vous en avez besoin !

- Je suis un vieux cavalier. Toi, tu es jeune et l'avenir appartient aux jeunes. Prends-le donc !

- Merci beaucoup, Monsieur ! » dit le jeune homme en prenant les rênes du cheval. Et ils partirent chacun de son côté.

Le jeune homme voulut vérifier ce que le vieux cavalier lui avait dit. Il s'installa sur son cheval, se mit au pas, passa au trot puis se plaça à quelques mètres de la barre. Il dit à sa monture : « Saute vers le bon Dieu ! » et l'animal partit comme une flèche, prit appui sur les membres postérieurs et sauta juste à temps. Il sembla s'envoler et atterrit sur ses quatre pattes, tel un félin. Le jeune homme alla s'inscrire à un concours. Le lendemain, il était, comme prévu, derrière la ligne de départ du saut d'obstacles, et c'est sans aucune difficulté qu'il le gagna.

Le soir, il se rendit à l'hôtel réservé à tous les cavaliers et fit mettre son cheval dans une des stalles. Ce soir-là, une jeune cavalière, qui était arrivée seconde au concours, se promenait dans les couloirs de l'écurie. Elle était à la recherche du cheval gagnant car elle avait entendu le jeune cavalier dire à sa monture : « Saute vers le bon Dieu ! ». Elle voulait vérifier que c'était bien à ces paroles qu'il devait sa victoire. Elle put se rendre compte qu'elle ne s'était pas trompée. Elle se dit : « D'apparence, c'est un cheval comme le mien, je vais donc l'échanger ». C'est ce qu'elle fit. Puis elle alla se coucher.

Le lendemain, le jeune homme rentra chez lui. Il monta son cheval, et lui dit : « Saute vers le bon Dieu ! » Le cheval partit au triple galop et alla s'écraser contre la barre, jetant son cavalier à terre. Le jeune homme se dit : « La formule ne fonctionne plus. Tant pis. » Et il repartit se promener à pied comme il le faisait auparavant. Il revit le vieux cavalier qui lui dit :

« Où est mon cheval ? qu'en as-tu fait ? »

- Eh bien... la formule ne fonctionne plus.

- Tiens donc... C'est étrange... Comme tu es un bon garçon, je vais te faire un second cadeau. »

Il sortit une selle de son sac : « Je te la donne... Quand tu lui diras : « Selle, tiens ton compagnon ! », elle te procurera tellement d'équilibre que même un cheval de rodéo ne pourra pas te faire tomber.

- Merci beaucoup, Monsieur ! » Ils repartirent de nouveau, chacun de son côté.

Une semaine plus tard, le jeune homme prit part à une randonnée organisée par son club pour tous les cavaliers qui avaient participé au concours, dont la jeune demoiselle. Alors qu'ils étaient partis depuis peu de temps, ils virent un tronc d'arbre qui leur barrait le chemin. Ils essayèrent tous de sauter mais en vain. Seul notre héros, après avoir dit la phrase magique, parvint à passer de l'autre côté.

Les autres, enthousiasmés par le saut de leur camarade, passèrent malgré tout, mais avec quelques difficultés. Après trois bonnes heures de balade, ils s'arrêtèrent pour la nuit et allèrent se coucher, fatigués mais heureux d'avoir franchi cet obstacle.

La jeune demoiselle, qui était une fois de plus jalouse de notre héros, se mit à la recherche de son équipement. Dès qu'elle l'eut trouvé, elle s'empressa d'essayer la selle, et vérifia ce quelle avait entendu... Soudain, elle sentit ses cuisses adhérer au cuir.

Entendant un bruit, elle s'empressa de ranger la selle magique et d'en mettre une autre, tout à fait quelconque, à la place.

Le lendemain, le jeune homme participa à un rodéo, mais ne parvint pas à se tenir en selle et se retrouva face contre terre. Il rentra chez lui et partit, comme auparavant, se promener à pied. Il rencontra une fois de plus le vieux cavalier, lui expliqua sa situation, et se vit offrir une paire de bottes qui, lorsqu'on leur disait : « Botti-botta, trouvez ce qui est à moi ! », se mettaient à chercher jusqu'à trouver. Le jeune homme se mit en route vers la forêt, et le vieux cavalier vers la ville.

Bientôt, notre héros se rendit compte qu'il n'avait plus son canif ; il rebroussa chemin pour le retrouver mais ce fut en vain. Il enfila alors ses bottes, et leur dit la phrase magique. Alors ses bottes l'emportèrent à grands pas, sans qu'il comprenne ce qui lui arrivait. Enfin, les bottes s'arrêtèrent et c'est à peine s'il ne tomba pas. La voleuse était là, devant lui, sur un cheval. Il fit deux pas et sa jambe droite se leva, montrant du pied le cheval.

« Mais c'est mon cheval ! s'écria-t-il.

- Eh bien... euh. Je... non... enfin... répliqua-t-elle embarrassée.

- Les bottes le disent, c'est donc vrai ! » coupa-t-il.

Elle dessella le cheval et le lui rendit. L'homme était prêt à partir quand les bottes firent volte-face. La botte droite se leva une fois de plus, désignant la selle du pied. Cette fois-ci, le cavalier ne fit ni une ni deux, il prit la selle et partit en courant.

Depuis ce jour, on n'a plus jamais revu la voleuse. Inutile de vous dire que notre ami est devenu champion du monde d'équitation.

Sidonie BELLOT
Ariane TEILLET
Sarah COHEN
(6^e Bleue)

LE CHIEN, LE COLLIER ET LA LAISSE

Une petite fille aurait aimé avoir un chien. Elle en demanda un à ses parents, mais ceux-ci ne furent pas d'accord.

Elle se promenait en pleurant dans le parc quand une dame s'approcha d'elle et lui demanda la raison de ses larmes. « Je pleure parce que j'aimerais avoir un chien, mais mes parents ne sont pas d'accord. »

La dame réfléchit une minute, farfouilla dans son sac et en sortit un joli chien en peluche. La petite fille regarda la boule de poil, puis la dame et dit : « Merci. Cela me fera un chien en peluche de plus... »

- Mais cette peluche n'est pas comme les autres ! En présence d'enfants, ce sera un vrai chien, mais dès qu'un adulte sera là, ce ne sera plus qu'une peluche.

- Merci ! merci ! »

Elle rentra chez elle et invita son amie pour lui montrer sa peluche.

« Oh ! comme il est joli, ton chien ! »

- Oui, mais, devant mes parents, ce n'est plus un vrai chien, mais tout juste une banale peluche. »

Jalouse, son amie lui subtilisa la peluche avant de partir et l'emporta. La petite fut bien triste quand elle ne la vit plus.

Elle sortait les poubelles quand elle rencontra à nouveau la dame du parc. « Alors, s'enquit celle-ci, es-tu satisfaite de ta peluche ? »

- Eh non... Je l'ai perdue.

- Perdue ? Je crois que je vais faire quelque chose pour toi. Tiens ce collier. Dès que tu le mettras à un chien en peluche, celui-ci prendra vie. »

Cette fois encore, la petite montra son cadeau à son amie qui le lui subtilisa. Comme elle pleurait toutes les larmes de son corps, ses parents lui dirent de ne pas rester enfermée et d'aller faire une promenade.

Dans la rue, elle rencontra pour la troisième fois la dame du parc. « Alors, dit celle-ci, es-tu contente de ce collier ? »

- Hélas non... Je ne sais pas où il est passé...

- Ah bon ?... Tiens, je vais faire une dernière chose pour toi. Prends cette laisse. Le chien qui est au bout te défendra contre ceux qui te font du mal ou qui t'en ont fait. Il te suffira de lâcher la laisse.

- Oh, merci et encore merci ! »

Elle invita son amie pour lui montrer ce nouveau présent, mais la laisse glissa de ses mains et le chien mordit et griffa la prétendue amie. Se souvenant des paroles de la dame, la petite lança alors : « Tu m'as fait quelque chose de mal ! Tu as mal agi envers moi ! »

- Euh... Non... enfin si : je t'ai pris ta peluche et ton collier rouge... »

La laisse alors retint le chien. L'amie rendit les objets magiques que la petite rangea précieusement. Elle pardonna à son amie et ne revit plus jamais la dame du parc.

Mathilde SARTRAND
(6^e Orange)

LES CHOCOLATS, LE MIROIR ET LA BOUSSOLE

Il était une fois un petit garçon qui habitait une petite maison. Un jour, il se promenait quand, tout à coup, il rencontra une vieille femme qui lui dit : « Tiens, petit, tu as l'air bien mignon, pas comme ces jeunes qui sont méchants, agressifs... Alors je te donne ces chocolats. Quand tu en mangeras, tous ceux qui t'aiment bien t'adoreront. » Et la vieille s'en alla.

Le petit garçon rentra chez lui et mangea un chocolat. Presque aussitôt, sa mère, son père, sa sœur et quelques amis furent pris d'adoration pour lui et, dès qu'il demandait quelque chose, on lui donnait tout ce qu'il voulait. « Si je m'attendais à ça ! » dit le petit garçon.

Mais, derrière la maison, un élève de sa classe avait entendu la discussion avec la femme et avait tout vu. Dès que l'occasion se présenta, il vola les chocolats magiques et les échangea contre d'autres, tout semblables.

Le lendemain, le petit garçon mangea un des chocolats, mais il ne se passa rien, rien du tout. Personne ne l'adorait plus. On alla jusqu'à le punir et même le gifler.

En se promenant, il rencontra une fois de plus la vieille dame et il lui expliqua que ses chocolats ne marchaient plus. Elle lui dit : « Tiens, voici un miroir. Si tu te regardes dedans, tous ceux qui croiseront ton chemin et qui te regarderont, t'admireront comme un roi. »

D'abord, il ne la crut pas, mais, dès qu'il croisa quelqu'un, il pensa qu'il fallait essayer. Il se regarda dans le miroir et vit des lumières blanches, éblouissantes. Les gens qui étaient là s'approchèrent de lui, l'acclamèrent, lui firent beaucoup de louanges...

Mais celui qui lui avait volé les chocolats magiques, cette fois encore, avait tout vu. Il attendit que le petit garçon soit couché et endormi pour aller discrètement échanger le miroir contre un autre tout pareil.

Le lendemain, la vieille dame rendit visite au petit garçon et lui demanda : « Alors, mes cadeaux te plaisent ? »

- Pas trop. Ils ne sont plus magiques ! Je me suis regardé dans le miroir une seconde fois, mais personne ne m'a acclamé.

- Je suis sûre qu'on te les a volés. Si c'est le cas, voici quelque chose qui t'aidera : une boussole. Avec elle, tu retrouveras les vrais objets magiques. »

Il prit la boussole, regarda l'aiguille, suivit la direction donnée et commença sa longue marche. Quand il passa à gauche d'une maison, l'aiguille alla vers la droite et quand il passa à sa droite, elle alla vers la gauche. Il entra donc et vit son camarade de classe qui se regardait dans le miroir en mangeant des chocolats.

« Tu as volé mes objets ! Je sais que c'est toi ! Rends-les moi, sinon gare à toi ! dit-il d'un ton menaçant.

- Jamais je ne te les rendrai ! »

Et le voleur courut aussi vite que possible. Alors le petit garçon saisit une grosse pierre et la lança sur le voleur qui tomba quand elle le heurta. Le petit garçon récupéra ses objets et repartit heureux chez lui.

Etienne DUBREU
(6^e Bleue)

LA CHEVALIERE, LE COLLIER ET L'EPEE

Un jeune homme au physique peu attrayant habitait dans une maison au pied du château du roi de la région. Il gardait en lui un secret partagé par de nombreux jeunes hommes de son village : il était fou amoureux de la fille du roi et la contemplait souvent à sa fenêtre.

Un matin, il était parti chercher du bois dans la forêt quand il entendit un drôle de bruit. Il alla voir de quoi il s'agissait. C'était un vieil homme, prisonnier des ronces. Grâce à son canif, il secourut le malheureux et l'aida à s'asseoir sur un rocher, puis il alla lui puiser de l'eau au ruisseau le plus proche.

Le vieil homme le remercia et, avant de partir, lui dit : « Tu m'as l'air bien aimable et pour te remercier, je t'offre cette chevalière. Ce n'est pas une bague ordinaire : si tu la passes à ton doigt, elle te rendra magnifique. »

Le jeune homme remercia le vieillard et partit aussitôt dans la cour du château où il se posta juste sous la fenêtre de la princesse pour tester le présent qu'il venait de recevoir. Il mit la chevalière et cria le nom de la jeune fille. Elle regarda par le carreau et ses yeux se rivèrent immédiatement sur lui : « Que fais-tu ici beau jeune homme ? demanda-t-elle.

- Je passais par-là et je me suis arrêté pour vous regarder.
- Je dirai à mon père qu'un de nos sujets me contemplait et que, pour vous connaître, je vous ai donné rendez-vous demain à la fontaine du village vers midi, lui répondit-elle.
- D'accord. Je viendrai. » lui dit-il. Et il partit chez lui.

Le roi, qui avait entendu toute la conversation et qui ne voulait pas qu'elle se marie avec un paysan, suivit le jeune homme

jusqu'à son humble demeure où il le vit poser la chevalière sur une petite table près de la cheminée. Le roi vit que le jeune homme était en réalité très laid. Il se dit que c'était la chevalière qui le rendait d'une beauté parfaite. Alors, il glissa sa main par la fenêtre qui était entrouverte, prit la chevalière et repartit.

Le lendemain, quand le jeune homme voulut remettre sa bague, il ne la trouva pas et n'osa donc pas se rendre au rendez-vous de la princesse.

Il se contenta d'une promenade loin de la cour du roi. En chemin, il croisa le même vieil homme qui lui dit : « Alors, mon cadeau te plaît-il ?

- Oui, il me plaît beaucoup, mais il me semble bien l'avoir égaré...
- Bon, ce n'est pas grave. Je vais te faire un second cadeau. C'est un collier qui te rendra grand, dit le vieil homme.
- Merci beaucoup, Monsieur. » lui répondit le jeune homme.

L'amoureux mit le collier et gagna aussitôt une belle prestance. Il retourna sous la fenêtre de la princesse et celle-ci lui donna un nouveau rendez-vous, le lendemain, au même endroit et à la même heure. Cette fois encore, le roi entendit la conversation et le suivit. Le jeune homme posa le collier sur la table sous la fenêtre, comme il l'avait fait avec la chevalière. Le roi le vit aussitôt redevenir petit et chétif. Se disant que le collier y était pour quelque chose, glissa la main par un carreau cassé et prit le bijou.

Le lendemain, le jeune homme ne se rendit pas au rendez-vous car il ne retrouvait pas son collier. Il décida donc d'aller faire une balade. Une fois de plus, il croisa le vieillard et lui demanda : « Est-ce vous qui m'avez repris la chevalière et le collier ?

- Non, répondit le vieil homme. Pourquoi me poses-tu cette question ?
- C'est la deuxième fois que je perds le cadeau que vous m'avez fait, dit le jeune homme honteux, je commence à croire que quelqu'un me les vole.

- Ce n'est rien. Je vais te faire un dernier présent. Une épée. Elle s'illuminera dès que ton voleur s'approchera de toi. »

Le jeune homme le remercia et se rendit au château. Soudain, son épée s'illumina. Il se retourna et s'aperçut que la personne qui le suivait était le roi. Il s'inclina, mais plus le roi s'approchait de lui, plus l'épée brillait. Il comprit ainsi que le roi et son voleur n'étaient qu'une seule et même personne.

Il accosta le roi et lui demanda si c'était bien lui qui lui avait volé sa chevalière et son collier. Le roi, honteux, avoua que c'était bien lui, ainsi que la raison pour laquelle il avait commis ces actes.

Au fil de la conversation, le roi s'aperçut que le jeune homme ne ferait pas un si mauvais mari pour sa fille. Pour se faire pardonner, il lui proposa de l'accompagner jusqu'aux appartements de la princesse et de tout lui avouer. Le jeune homme accepta. Une fois que l'histoire fut éclaircie, la princesse prit la parole et dit : « Je suis heureuse de pouvoir enfin rencontrer l'homme que je contemplais de ma fenêtre. Je dois, moi aussi, vous avouer quelque chose : cela fait longtemps que je vous observe et, maintenant que nous sommes face à face, je dois vous dire que je vous aime.

- Mais ma fille, tu ne peux pas être amoureuse d'un paysan.

- Père, vous me devez bien cela.

- Tu as raison, ma fille. Les actes que j'ai commis ne sont pas très glorieux. Si tu aimes vraiment ce jeune homme et si tu souhaites l'épouser, vous avez tous les deux ma bénédiction. »

Ainsi, le jeune homme et la princesse se marièrent en grande pompe et eurent beaucoup d'enfants.

Lucille EYMERY
et Cynthia BALOUT
(6^e Verte).

LE CERCEAU, LA BALLE DE TENNIS ET LES GANTS DE BOXE

Il était une fois un garçon de treize ans, nommé Florent. Un jour, ses parents lui annoncèrent : « Maintenant que tu es grand et que tu peux te débrouiller, nous avons pensé partir une semaine en vacances. »

Florent se sentit triste et inquiet à l'idée de rester seul. Les parents partirent. Pour retrouver le moral, il alla faire un jogging près du fleuve. Fatigué d'avoir couru, il s'assit sur un banc près d'un vieux monsieur. L'homme l'interrogea : « Que fais-tu là ? Tu as l'air affamé...

- Oui. Je n'ai rien à manger.

- Ne t'inquiète pas. Je vais te donner ce cerceau. Il suffira que tu le poses et que tu dises : *Ô Cerceau, offre-moi un festin !* et il t'obéira.

- Merci ! » s'exclama Florent qui n'y croyait pas trop.

Il repartit chez lui, posa le cerceau dans le jardin et se dépêcha de dire la formule. Soudain, ses yeux s'exorbitèrent. Le vieil homme avait dit vrai : il y avait dans le cerceau de quoi manger pour dix.

Le facteur qui avait tout vu et tout entendu, dit à Florent d'une voix complice : « Il y a eu des travaux récemment. Les rues sont trop étroites pour y passer avec ma voiture, et j'ai tellement mal au dos que je peux à peine marcher. Ne pourrais-tu pas m'aider ? Nous distribuerons le courrier chacun de notre côté.

- Oui, je veux bien. Mais alors gardez-moi mon cerceau. » Et il le mit dans le coffre de la voiture.

Florent distribua bien le courrier, mais le facteur ne fit pas de même. Il n'avait pas mal au dos, c'était un mensonge pour pouvoir s'emparer du cerceau. Il se dépêcha d'en acheter un autre, identique, et retourna à la maison de Florent. Quand celui-ci arriva, le facteur lui donna le cerceau qu'il venait d'acheter. Florent rentra chez lui et testa à nouveau le cerceau qui, cette fois, n'obéit pas.

Le lendemain, Florent retourna courir près du fleuve. Il vit le vieil homme et lui dit d'une voix penaude : « Votre cerceau ne marche plus.

- Ne t'inquiète pas ! Je vais te donner cette balle de tennis. Il suffira que tu la lances et que tu dises *Ô, Balle de tennis, donne-moi des billets*, et elle accomplira cette tâche. »

Florent repartit chez lui, lança la balle et dit la formule. À chaque rebond, des dizaines de billets apparurent.

Le facteur qui avait tout vu et tout entendu dit à Florent : « Pourrais-tu m'aider comme hier ?

- Oui, mais gardez ma balle de tennis car je n'ai pas de poches. »

Le facteur fit semblant de partir. Dès que Florent fut assez loin, il sortit de sa voiture. Il trouva dans sa poche une balle qu'il gardait sur lui pour jouer avec son chien. Quand Florent revint, il lui donna la balle. Le garçon la prit et rentra chez lui. Là, il la lança et dit la formule. Rien ne se produisit.

Le lendemain, trop fatigué d'avoir distribué le courrier les jours précédents, il marchait lentement près du fleuve quand il aperçut le vieux monsieur. Il lui dit : « Votre balle de tennis ne marche plus.

- Tiens ! Prends ces gants de boxe. Il te suffira de dire *Ô Gants de boxe, tapez le voleur !* Fais attention : c'est le dernier cadeau que je t'offre. »

Florent vit le facteur et lui demanda s'il avait besoin d'aide. L'homme accepta. « Pendant ce temps, dit le garçon, gardez-moi mes gants. Mais surtout ne dites pas *Ô Gants de boxe, tapez le voleur !* »

A ces paroles, les gants s'échappèrent des mains de Florent et se mirent à frapper le facteur. L'enfant dit d'une voix mécontente : « Si les gants de boxe vous frappent ainsi, c'est que vous m'avez volé quelque chose.

- Oui ! » répondit le facteur. Et il rendit les objets volés à Florent. Aussitôt, les gants arrêtaient de le frapper.

Quelques jours plus tard, les parents de Florent revinrent, très contents de leur voyage. Ils reçurent un appel de la Poste les prévenant que le courrier ne serait momentanément pas distribué car le facteur avait mal au dos.

Sarah BOUCHET
(6^e Jaune)

LE TUPPERWARE, LE THERMOS ET LE SAC DE COUCHAGE

Il était une fois un S.D.F., Matthieu, qui avait faim, soif et froid.

Un jour, alors que, comme à son habitude, il traînait le long d'une voie ferrée désaffectée, il rencontra un vieillard qui n'avait plus longtemps à vivre. Matthieu qui, malgré sa pauvreté, était bon et honnête, lui demanda gentiment : « Bonjour, vieillard. Voudrais-tu que je t'aide ?

- Hélas non ! Je vais bientôt mourir et nul ne peut rien y faire. Mais moi, je peux t'aider. Je te donne ce tupperware. À moi, il ne me servira plus à rien, mais toi, en revanche, tu pourras t'en servir.

- Merci. » répondit Matthieu qui ne voulait pas le vexer. Que pouvait-il faire d'un tupperware s'il n'avait rien à mettre dedans ? « Je pense que je vais gagner quelques centimes en le revendant...

- Surtout pas ! Ce tupperware est magique. Si tu lui dis "*Tas de riz, tas de rats, remplis-toi de bonnes choses*", il le fera. Surtout ne le perds pas.

- Oui, oui... » fit Matthieu. Et il rentra à la vieille cabane, au bout de la rue des Coquelicots, où il passait ses nuits. Il vivait seul, mais il avait un ami, S.D.F. comme lui, qui lui rendait souvent visite. Et justement, quand il arriva, son ami était là.

« Salut ! Où étais-tu ? Je t'ai attendu longtemps !

- Figure-toi que je traînais le long de la voie ferrée désaffectée. J'y ai fait la rencontre d'un vieil homme qui m'a donné ceci. » Il ouvrit le tupperware d'un geste machinal. Il était évidemment vide.

« Bah ! dit son ami, on en trouve partout dans les poubelles des trucs comme ça !

- Il m'a dit que ce tupperware était magique. À l'en croire, dès que tu lui dis "*Tas de riz, tas de rats, remplis-toi de bonnes choses*", il se remplit de nourriture.

- Essaie vite pour voir !

- Tas de riz, tas de rats... »

Matthieu souleva le couvercle. Quelle ne fut pas leur surprise de voir sortir du tupperware un poulet rôti, des pommes, de la salade, des dattes, deux yaourts, de la confiture et plein d'autres choses. Quand ils furent revenus de leur surprise, ils se précipitèrent sur la nourriture.

Le lendemain matin, quand Matthieu s'éveilla, il se dit : « Je vais me faire un bon petit-déjeuner ! » Mais il ne retrouva pas son tupperware. Il aurait bien posé des questions à son ami, mais il était impossible de savoir où il se trouvait. Il était malheureux comme les pierres. Il revint traîner près de la gare désaffectée.

Comme la veille, il rencontra le vieil homme. « Bonjour... dit Matthieu, sans enthousiasme.

- Eh là, gamin, que t'arrive-t-il ? demanda le vieillard.

- J'ai perdu le tupperware !

- Ce n'est pas grave ! Tiens, prends cette bouteille Thermos.

- Mais je n'ai aucune boisson à mettre dedans...

- Cela ne fait rien. Ce thermos est magique. Il te fera boire autant que tu voudras si tu lui dis "*Thermos, Thermos, accomplis ton œuvre*".

Il rentra chez lui, au bout de la rue des Coquelicots, comme tous les soirs. Là, il s'aperçut que le thermos n'avait pas de fond. Il eut envie de pleurer, mais il se retint. Il dévissa le bouchon, prononça la formule et porta le goulot à sa bouche. Quelle ne fut pas sa surprise en sentant de l'Ice Tea couler à flot dans son gosier. Quelle merveille ! La boisson qu'il préférait lorsqu'il était enfant !

Ce soir-là aussi, son ami lui rendit visite. Ils burent, burent et burent encore.

Le lendemain matin, Matthieu avait la gorge sèche. Il se dit : « Heureusement que ma bouteille magique est là. Mais au fait, où est-elle ? Je l'avais mise à côté de mes chaussures... Oh non ! »

Il eut beau chercher dans le peu de choses qu'il avait, il ne retrouva pas l'objet fabuleux. Pleurant à chaudes larmes, il revint

traîner le long de la voie ferrée. Là, il rencontra le vieillard : « Où vas-tu, gamin ?

- Oh, si vous saviez... J'ai perdu le thermos, sanglota Matthieu.

- Ecoute. Je vais te donner une autre chose, mais c'est la dernière qui me reste. Prends ce sac de couchage, il te tiendra chaud quand tu auras froid, et quand tu lui diras "*Grabuge ! Graboge !*" il te protégera de ceux qui t'ont fait du mal. Tu as bien compris ? Alors va... »

Le vieillard suffoquait. Matthieu repartit, tout triste. Que pouvait-il sortir de ce sac de couchage ? En tout cas ni nourriture ni boisson.

Quand il arriva rue des Coquelicots, son ami l'attendait déjà. « Figure-toi, dit Matthieu, que je traînais près de la voie désaffectée...

- Je sais. Tu as rencontré un vieillard qui t'a donné un objet magique.

- Comment l'as-tu deviné ?

- Oh, comme ça... Et de quoi s'agit-il cette fois ?

- D'un sac de couchage.

- Et quelle est la formule magique ?

- *Grabuge ! Graboge !* »

À peine eut-il prononcé la formule magique que le sac de couchage se jeta sur le voleur, le captura et l'avalait presque. Le pauvre homme criait, suppliait, à travers la toile, qu'on le laisse sortir, mais le sac serrait de plus en plus. « Que m'as-tu fait ? Parle ! Le sac n'agit que pour me protéger.

- Euh... Rien... »

Le sac serra plus fort. « D'accord... Excuse-moi, j'ai perdu la tête. Je t'ai volé ton tupperware et ton thermos... » Le sac s'ouvrit et le voleur repentant put sortir. Il alla chercher le tupperware et la bouteille thermos et les rendit à leur propriétaire. « Allez, dit Matthieu, faisons la paix. Il y a bien de la nourriture et de la boisson pour deux ! »

Sur ces bonnes paroles, il courut vers la gare désaffectée. Il courut, courut dans le noir. Il voulait que le vieillard profite de la bonne nouvelle, il le voulait... Mais quand il arriva, le vieillard avait quitté ce monde.

Scénario de Mathieu GUESNIER

Mise en conte d'Auxane DUVAL et Alexandre Guillaume GILBERT

Avec la collaboration de Manon FOURNAC

et de tout le groupe de 6^e Orange

L'INSECTICIDE, LE FUMIER ET LE VAPORISATEUR

Il était une fois un tout petit rosier orphelin qui était bien malheureux de ne pas être aussi beau et resplendissant que les autres rosiers des environs.

Le tournesol eut pitié de lui. «Tiens, prends cet anti-pucerons. Ainsi plus aucune bestiole ne montera sur tes pousses tendres, et tu auras de jolies feuilles et de ravissantes roses.

- Merci beaucoup de ton aide. »

Et il s'aspergea d'anti-pucerons. Au bout de deux jours, il avait de magnifiques feuilles.

Mais quand, plus tard, le jardinier l'arrosa, tout le produit miraculeux se dilua dans l'eau. Peu après, les pucerons dévoraient à nouveau ses pousses tendres.

Le tournesol vit ce qui s'était passé et il donna au rosier du fumier magique pour qu'il soit le plus beau. Au bout d'une heure, il avait poussé d'une façon incroyable et il était d'une beauté surnaturelle.

Mais plusieurs colonies d'oiseaux en quête de vers passèrent par là et, quand ils repartirent, le fumier était dispersé partout dans le jardin.

Le tournesol lui fit un troisième présent : un flacon de parfum ensorcelant. Le rosier en vaporisa sur ses fleurs et elles sentirent meilleur que toutes les roses du jardin réunies.

Le jardinier, passant par là, vit que le petit rosier était tout ratatiné et dévoré par les pucerons. Mais il sentait si bon, que, pour ne pas le perdre, il étala du fumier à son pied et l'aspergea d'anti-pucerons.

C'était à présent le plus beau rosier de tout le jardin, et ses roses étaient, je crois, les plus parfumées du monde.

Alizée AVICE
Margaux RANDRIANASOLO
(6^e Bleue)

avec la participation de tout le groupe.

LA BOURSE, LE CHAPEAU ET LES FLECHES

Il y avait une fois un homme tellement pauvre que son pantalon allait bientôt craquer. Un matin qu'il mendiait dans la rue, il vit un enfant s'arrêter devant lui. Le pauvre homme pensa qu'elle voulait se moquer de sa misère, mais elle lui dit : « Mon pauvre monsieur, vous avez l'air si nécessiteux que je vais vous faire un cadeau. Voici une bourse. Si vous dites *Boursor, donne-moi de l'or*, elle sera remplie d'or. »

L'homme était heureux que quelqu'un lui offre quelque chose, mais il ne croyait pas à la magie. Il essaya quand même. Il dit la formule et, là, la bourse se mit à gonfler, gonfler... Il regarda dedans. Elle était pleine d'or. Devenu riche, il alla s'acheter de la nourriture. Quand il eut payé, un énorme vacarme lui fit tellement peur qu'il en oublia sa bourse.

Il revint quelque temps plus tard chez le commerçant et lui demanda : « N'auriez-vous pas aperçu ma bourse ? Si vous la trouvez, ne dites surtout pas *Boursor, donne-moi de l'or*.

-Ah bon?... Euh... Je ne l'ai pas vue. » lui dit-il de son air le plus honnête.

Le pauvre homme parti, le commerçant dit la formule et, avec l'argent de la bourse, il modernisa son magasin.

Pendant ce temps, le pauvre homme revit la petite fille et lui dit : « Petite, excuse-moi, j'ai perdu la bourse.

- Cela ne fait rien. Tenez. Prenez ce chapeau. Si vous dites *Chapeau, chance moi*, il vous portera chance.

L'homme prononça la formule. Il ne se passa rien, mais, un peu plus tard, alors qu'il était en train de mendier, il trouva une pièce d'or, puis une autre, et encore une autre... Il se dit : « Je suis vraiment très chanceux. C'est certainement grâce à mon chapeau porte-bonheur. Si la petite fille ne me l'avait pas donné et si je n'avais pas dit *Chapeau, chance-moi*, je ne sais pas ce que je serais devenu. »

Mais ce même commerçant qui lui avait volé la bourse avait tout entendu. L'air de rien, il prit le chapeau du chanceux et partit. Le pauvre homme ne s'en aperçut même pas. Il ne s'en rendit compte que beaucoup plus tard.

L'enfant réapparut et l'homme lui apprit qu'il avait perdu le chapeau. Elle dit : « Bon. Je vais vous faire un dernier cadeau. Le dernier ! Vous avez compris ? Prenez ces flèches. Si vous dites *Flèches qui piquent font mal*, elles piqueront la personne qui vous a volé. »

Le pauvre homme partit. Mais il ne savait pas qui était le voleur. Il revit le commerçant qui lui demanda : « N'aurais-tu pas quelque chose de nouveau ? » Le pauvre homme comprit alors qui était le voleur. Sans perdre une seconde, il répéta la formule : « Flèches qui piquent font mal ! » Une des flèches qu'il avait dans les mains se mit à piquer les fesses du voleur, puis une autre...

Le commerçant cria : « Arrête ce malheur !

- Si les flèches te piquent, c'est que tu m'as volé quelque chose.

- Oui, c'est vrai. Je t'ai pris ta bourse. Tiens, Je te la rends. »

Quelques flèches tombèrent, mais il en restait une qui continuait à le piquer.

« Tu as dû me prendre autre chose.

- Oui...Je t'ai pris ton chapeau. Tiens ! »

Et la flèche s'arrêta.

Flore LEYSSALES
Fleurestine LEGRAND
(6^e Rouge)

LES CONTES HEROÏQUES

LE DECLENCHEUR (résumé) :

(Conte traditionnel)

Une bête monstrueuse terrorisait tout le pays. Régulièrement, elle demandait en pâture l'une des jeunes filles du royaume. Sans ce sacrifice, elle semait partout la terreur et la désolation.

Un jour, sa victime désignée fut la propre fille du roi. Celui-ci fit annoncer dans tout le royaume qu'il accorderait la main de la princesse à l'homme, noble ou simple roturier, qui tuerait enfin le monstre.

Un pauvre jeune homme, qui était depuis longtemps amoureux en secret de la jeune fille, se mit en quête de la bête et la décapita dans son antre d'un coup de faux. Il lui coupa la langue et se mit en route pour le palais royal.

Pendant qu'il cheminait à pied, un jeune chevalier fort prétentieux vint à passer par là. Découvrant le monstre décapité, il s'empara de la tête et chevaucha à bride abattue jusqu'au palais. Là, il montra la tête comme preuve de l'exploit qu'il n'hésita pas à s'attribuer et fut reçu comme le sauveur, le libérateur... Aussitôt on commença à festoyer pour célébrer les fiançailles du cavalier et de la princesse.

C'est alors qu'arriva le véritable héros. Quand il dit pourquoi il était là, les gardes du palais lui rirent au nez et lui refusèrent l'entrée. Pour pouvoir approcher le roi, il dut trouver une place parmi les serveurs qui faisaient la navette entre les cuisines et la salle du banquet.

Tout en le servant, il lui suggéra discrètement d'examiner la gueule du monstre car celle-ci dissimulait un important secret. Le souverain se laissa convaincre et constata l'absence de la langue.

Le jeune homme lui présenta alors l'appendice manquant, et le roi fut bien obligé de reconnaître l'imposture du cavalier et d'accorder, comme il l'avait promis, la main de sa fille au véritable héros, même si celui-ci n'était qu'un pauvre faucheur.

LE PETIT CORNICHON HEROÏQUE

Dans une maison, enfin dans une cuisine, plus précisément dans un frigo, se trouvait le pays des légumes, de la viande, des conserves... Tous les samedis, on choisissait le légume qui accompagnerait le poulet du dimanche.

Ce samedi-là, ce fut la fille du président Patate, P.P.D.T, Petite Pomme De Terre. Tous les habitants étaient tristes car P.P.D.T était très gentille. Le président lança une annonce dans tout le pays : « Celui qui parviendra à faire en sorte que le poulet ne soit pas mangé gagnera une forte récompense et un voyage dans le bac à légumes ! »

Un grand nombre de steaks hachés, de poissons et de rôtis tentèrent de convaincre le poulet de tomber malade mais en vain. Un petit cornichon incroyablement futé et qui avait toujours rêvé de la fraîcheur du bac à légumes, réfléchit à un plan et eut une idée : infester le poulet de mouches qui le pourriraient et le rendraient immangeable.

Mais quelle preuve apporter de son action ? Il se souvint que, lorsqu'il était encore chez AUCHAN, il avait, comme voisin d'étalage, un chou-fleur savant qui lui avait enseigné l'art de la mécanique et lui avait raconté qu'il avait construit un appareil photo à partir d'une tondeuse toute cassée. Grâce à ce qu'il avait appris, il se fabriqua une mini-caméra avec des morceaux du moteur.

Peu après, la femme ouvrit la porte du frigo. Le petit cornichon en profita pour se glisser à l'extérieur après avoir pris soin de coincer le radis-sumo dans l'ouverture de la porte pour qu'elle ne se referme pas.

Il sortit donc, ouvrit le tiroir à couverts, qui était fort heureusement à ras du sol, et demanda à son amie la cuillère, qui avait été achetée en même temps que lui, de l'aider à trouver des mouches. Celle-ci en fut enchantée et ils commencèrent la chasse. Ils

en trouvèrent une bonne trentaine sur le tas de compost et une centaine dans le royaume-poubelle.

Le petit cornichon, aidé de la cuillère, introduisit discrètement les mouches dans le frigo et leur expliqua son idée. Elles étaient folles de joie à l'idée de pourrir un poulet. Pendant la nuit, le cornichon fit entrer les mouches par le bec du poulet et elles se mirent à pondre et à grignoter toute la nuit. Bien sûr le cornichon avait pensé à filmer toute la scène.

Vous aimeriez que ça finisse là et que le petit cornichon gagne la récompense, mais non ce n'est pas comme ça que ça marche ! La maîtresse de maison ouvrit le frigo et poussa un cri : le poulet qui aurait dû être mangé le lendemain était pourri !

Pendant que le cornichon courait prévenir le président de son exploit, la femme jeta le poulet à la poubelle. Malheureusement, le poireau, qui était jaloux et fainéant, avait tout vu et tout compris. Il se précipita vers la poubelle, prit un morceau du poulet et courut voir le président. Il doubla le petit cornichon qui était bien fatigué car la route était longue pour se rendre au palais présidentiel. Il arriva enfin et dit au président : « J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai réussi à anéantir le poulet !

- Fort bien, fort bien... Mais, avez-vous une preuve ?

- Euh... Oui... dit le poireau, j'ai un morceau d'une cu... »

C'est alors que le petit cornichon entra en trombe dans la salle et dit, tout essoufflé : « Non ! Ne l'écoutez pas, je vous prie... C'est moi qui l'ai anéanti et j'en ai ici même les preuves : j'ai tout filmé ! »

Le poireau vira au rouge puis au vert et passa par toutes les couleurs. Il réussit à dire ces mots : « Pardon... Désol... » et il s'évanouit.

Le petit cornichon reçut donc un voyage dans le bac à légumes et un chèque de 100 000 patards (la monnaie de l'époque). Et là, c'est bien terminé !

Sidonie BELLOT
Ariane TEILLET
(6^e Bleue)



(Illustration d'Ariane TEILLET)

LE BOUT D'ALU HEROÏQUE

Dans une vieille maison, la vie n'était pas très joyeuse, même si tout ce qui s'y trouvait était vivant : les canapés, les chaises, les lampes, l'escalier, les portes et aussi quelques rats. Dès qu'un humain entrait, ils se tenaient parfaitement immobiles.

Hélas ! Une fois par semaine, il fallait donner un objet en sacrifice au micro-ondes. Et celui-ci pouvait se déplacer si on ne lui donnait pas ce qu'il voulait car le fil qui le liait à la prise mesurait au moins 20 m.

Un jour, l'objet du sacrifice fut la fille du roi Lampe. Tout le monde dans la maison était en pleurs car elle était gentille. C'était une petite lampe de poche qui se promenait et qui ramenait l'ordre quand il y avait des bagarres. Alors le roi Lampe fit annoncer dans toute la maison que le premier qui tuerait le micro-ondes aurait la princesse en mariage.

Tout le monde essaya de tuer ce micro-ondes : des pizzas, des poulets... Mais ils brûlèrent tous. Un beau jour, un rouleau de papier d'aluminium tenta sa chance. Tout d'abord, il s'approcha doucement du micro-ondes, puis il se lança sur les yeux de l'ennemi, mais le micro-ondes ferma la porte et l'alu fut coincé dedans. Ça commençait vraiment à chauffer, il se demandait combien de temps il allait tenir quand, tout à coup, des étincelles jaillirent et cela faisait vraiment mal au micro-ondes qui, au bout d'un moment, mourut. La porte s'ouvrit.

Lorsqu'il commença à appeler tout le monde pour annoncer la nouvelle, un gros bout de bois le frappa et il tomba à terre. L'agresseur dissimula le rouleau d'aluminium pour faire croire que c'était lui qui avait tué le micro-ondes, épouser ainsi la fille du roi et donc, en quelque sorte, gouverner la maison. Il appela tout le monde aux alentours. Le roi vint avec la princesse et dit : « Demain, tu épouseras ma fille et tu seras mon gendre. »

Tout le monde partit et, au bout d'un moment, l'aluminium revint à lui. Il se dit qu'il n'avait plus aucun espoir d'épouser la fille du roi Lampe. Mais, non loin de là, un ordinateur et une webcam appelèrent l'alu et lui dirent : « Ohé ! Ohé ! nous sommes là !

- Oui ? qu'y a -t-il ?

- Voilà, la webcam a filmé quand tu as été agressé. Il faudrait montrer le film au roi. Ainsi, on saura que c'est toi qui a tué le micro-ondes et tu épouseras la princesse.

- Excellente idée ! je vais appeler le roi et lui dire que quelqu'un veut le voir près de l'ordinateur. Au moment où il arrivera, tu montreras le film, mais il faut faire vite car c'est demain que le bout de bois va épouser sa fille. »

(Chez le roi...)

« Votre majesté, quelqu'un veut vous voir près de l'ordinateur. Il ne m'a pas dit qui il était et il ne m'a pas montré son visage.

- Bon, je vais y aller. »

Quand le roi fut à l'endroit indiqué, il vit le bout d'aluminium arriver. « Eh, bien mon cher, que me vaut cette invitation ?

- Voilà, vous n'avez plus qu'à regarder l'écran et vous saurez tout. »

La scène défila...

« Incroyable ! C'est donc vous qui avez tué le micro-ondes et pas ce bout de bois prétentieux. Je vais tout de suite faire arrêter ce menteur et, dès demain, vous épouserez ma fille. Et vous, webcam et ordinateur, je vous félicite pour votre travail.

Etienne DUBREU
(6^e Bleue)

CONTES ETIOLOGIQUES

LE DECLENCHEUR : LE CHANT DU ROSSIGNOL

En ce temps-là, le rossignol était un oiseau comme tous les autres . Dès le premier rayon, les frondaisons retentissaient de son chant mélodieux. L'après-midi, il gagnait l'ombre des bois et, la nuit venue, perché sur quelque branche, il s'endormait dans le silence de la campagne.

Une nuit, le sommeil le surprit sur un sarment de vigne. C'était au printemps, quand la sève de la vigne bouillonne et qu'en peu de temps les bourgeons éclosent, les feuilles fripées se déplient, les jeunes pousses grandissent et grimpent, s'agrippent et semblent vouloir s'allonger indéfiniment. Le rossignol, profondément endormi, ne sentit pas les vrilles de la vigne lui enserrer les pattes.

Au premier rayon du soleil, quand il voulut prendre son essor dans l'air léger du matin, il se rendit compte qu'il était prisonnier, lié par les pattes au sarment. Sa chanson mélodieuse s'acheva alors en un cri de colère qui laissa la vigne indifférente : les plantes ne connaissent point le langage des oiseaux.

Il eut beau battre des ailes et tirer de toutes ses forces, il serait sans doute mort de faim et d'épuisement si un pic-vert de passage à la tombée du jour n'avait entendu son cri et ne l'avait délivré en rompant la vrille de quelques coups de son bec aussi dur que l'acier. Le rossignol put alors s'envoler et s'installer pour la nuit sur la branche maîtresse d'un vieux chêne paisible.

À partir de ce jour, le rossignol ne se percha plus jamais sur une vigne. Mieux encore : pour ne plus se laisser surprendre, il décida de chanter toute la nuit pour ne pas succomber au sommeil et de se contenter d'une petite sieste au moment le plus chaud de la journée. C'est ainsi qu'il vit encore aujourd'hui.

(Conte traditionnel)

LES CHATS DE L'ILE DE MAN

Il y a fort longtemps, sur l'île de Man, les chats avaient de très longues queues.

Ces chats étaient facétieux. Avec leur longue queue, ils taquinaient les habitants de l'île. Ils étaient capables de s'en servir pour faire des croche-pattes, voler de la nourriture dans les paniers, échanger les chapeaux et les casquettes des promeneurs...

Un jour, la population excédée fit appel au mage Ramos. Celui-ci vivait dans un château qui surplombait une falaise. Il invita tous les chats de l'île à une grande fête qu'il organisa dans son château. Ce jour-là, les chats arrivèrent en toute hâte, afin de profiter du banquet. Ramos leur servit du lait dans lequel il avait versé une potion qui devait les plonger dans un profond sommeil. Les matous burent goulûment et s'endormirent. Le mage dit alors une formule magique et les queues des chats disparurent à jamais.

Depuis ce jour, les chats de l'île de Man n'ont plus de queue, et les habitants vivent enfin tranquilles en compagnie de ces chats sans queue.

Thomas MAURIE
(6^e Jaune)

POURQUOI LES SPHINX SONT MI-HOMMES MI-FELINS.

Il y a fort longtemps, aux premiers jours du monde, les Sphinx étaient très nombreux sur la Terre, mais ils ne ressemblaient pas à l'image qu'on se fait d'eux aujourd'hui : ils étaient énormes, de la couleur du sable, leur longue queue traînant dans la poussière, avec une longue crinière grise qui leur tombait sur le dos. Marchant à quatre pattes, ils ressemblaient à de gros lions. Ils régnaient en maître sur la planète car ils terrifiaient tous les êtres vivants du globe. En outre, les Sphinx étaient réputés pour être vraiment très arrogants et de plus immortels.

Mais un jour, une météorite gigantesque s'écrasa sur la Terre, répandant partout des gaz terribles causant des phénomènes étranges. Tous les êtres vivants s'enfuirent et se cachèrent, sauf les Hommes et les Sphinx qui étaient bien trop prétentieux pour cela. Ils se disaient que, parce qu'ils étaient les plus intelligents et les plus forts, ils ne risquaient rien. Mais ils avaient tort.

Une nuit, les gaz se répandirent là où s'étaient rassemblés ces créatures qui tombèrent dans un profond sommeil. À ce moment, une chose très troublante se produisit : l'ADN des Hommes se mélangea à l'ADN des Sphinx ! Les Hommes en sortirent indemnes mais pas les Sphinx ; ils se transformèrent en une créature mi-homme mi-félin.

Depuis, ils se cachent...

Peut-être un jour, rencontrerez-vous, vous aussi, un Sphinx caché dans une grotte obscure car, contrairement à ce qu'on peut penser, cette histoire n'est pas tout à fait fausse...

Laura HOCHMANN
(6^e Rouge)

POURQUOI LA NUIT, TOUS LES CHATS SONT GRIS.

Il y a très longtemps, les chats avaient un pelage de différentes couleurs et, lorsqu'ils sortaient la nuit, ils s'éblouissaient les uns les autres à la lueur de la lune, ce qui ne facilitait pas leur chasse à la souris grise.

Ramino Grobisse, le chef suprême et vénéré des chats errants, eut la grisâtre idée d'administrer à sa ravissante épouse, Blanchette Grobisse, un breuvage concocté par son grand-oncle, Einstein Corléonne, à base de bave de chauve-souris, de poils de gros rats gras gris, assaisonné d'un soupçon de poivre.

Blanchette Grobisse, tous les soirs, sous l'œil bienveillant de son époux, prenait cette potion. Au bout de quelques mois, de magnifiques chatons virent le jour, dotés d'un don qu'enviaient tous les félins du voisinage : ils avaient le pouvoir de devenir tout gris à la nuit tombée.

Et depuis, de génération en génération, ce pouvoir s'est transmis dans le royaume des chats.

Lisa EYMET
(6^e Jaune)

POURQUOI LES ARBRES RESTENT IMMOBILES

Il y a bien longtemps, les arbres ne se contentaient pas de rester immobiles ou de donner un peu d'ombre, ils savaient aussi danser ou faire sourire les gens. Or, un jour, il leur arriva une mésaventure qui régla leur compte à ces arbres vagabonds.

Cela s'est passé un soir de juin où les arbres n'en finissaient pas de danser, de bouger, ce qui commençait à gêner sérieusement les villageois. Des tas de feuilles tombaient dans leurs jardins, et ratisser des feuilles n'est pas de tout repos. Bref, cela tournait au délire.

Alors, le génie de la forêt eut une idée géniale. Il appela tous les arbres du pays et leur dit ceci : « Chers amis, voulez-vous continuer à vous amuser ?

- Oui !

- Alors nous allons jouer aux *statues musicales*, dit-il d'un air satisfait. Je vais allumer la musique et vous devrez danser. Dès que je l'éteindrai, vous devrez ne plus bouger et rester tels des statues jusqu'à ce que je la rallume. Mais, avant de jouer, je veux que vous me promettiez de ne jamais tricher. D'accord ? »

Les arbres jurèrent qu'ils ne tricheraient point et la partie commença. Ils dansaient au son d'une musique entraînante quand, tout à coup, celle-ci s'arrêta net. Tous les arbres se transformèrent en statues.

Le génie se réjouit : il avait réussi son coup ! Il ne remit pas la musique pendant longtemps, longtemps... À tel point qu'aujourd'hui encore les arbres sont immobiles.

Alizée AVICE
(6^e Bleue)

POURQUOI LES POULES N'ONT PLUS DE DENTS.

Il y a très longtemps, les renards et les poules étaient des prédateurs concurrents. Mais les renards grossirent plus vite que les poules et commencèrent à les apprécier, autant au petit-déjeuner qu'au goûter, tant et si bien que l'espèce des poules fut un jour en voie de disparition.

En effet, harcelées par les renards, à leur approche, elles claquaient des dents, facilitant ainsi la traque du chasseur.

Devant un tel désastre, la fée des poules décida d'épargner ses protégées. D'un coup de baguette magique, elle fit disparaître toutes les dents de toutes les poules.

Malheureusement, cela ne suffit pas, car le renard de son côté, développa considérablement son sens de l'odorat, tant et si bien que l'Homme fut obligé d'inventer le grillage, invention qui connut un énorme succès.

C'est depuis ce temps-là que le Renard a bien du mal à embêter ces granivores édentés.

Charlotte LAMOTHE
(6^e Jaune)

POURQUOI LES POISSONS VIVENT DANS L'EAU

Les poissons, en ce temps-là, vivaient sur terre et non dans l'eau. Ces animaux-là se reproduisaient très vite. Les êtres vivants (sauf les poissons) en eurent assez parce qu'ils étaient beaucoup trop nombreux. On ne pouvait même pas pique-niquer, ou, si on le

voulait vraiment, il fallait les pousser avec une pelle pour pouvoir s'asseoir dans l'herbe.

Et ils faisaient beaucoup de bruit. Un soir, ils jacassaient tellement qu'un homme se leva en pleine nuit, extrêmement énervé. Il en attrapa quatre ou cinq et les tua en les égorgeant, ce qui était très dur parce que les écailles étaient très glissantes. Mais ce n'était pas quatre ou cinq poissons morts qui arrangeraient les choses. Les autres se révoltèrent devant la porte du meurtrier et ils firent donc encore plus de bruit. Une fois qu'ils eurent commencé à hurler, on ne pouvait plus les faire taire.

Un jour, les poissons organisèrent une fête aquatique. Les poissons de moins de cinq ans se baignaient dans la mer, car leurs écailles étaient robustes. Et les plus âgés se baignaient dans les cours d'eau parce que leurs écailles étaient fragiles. Tous les êtres vivants (sauf les poissons) cherchèrent une idée pour les exterminer.

Soudain, un vieux sorcier du nom de Borrika se dit : « Tiens donc ! Si je glaçais la surface de tous les cours d'eau et des mers, les poissons ne nous gêneraient plus. Et ils ne pourraient pas parler, sinon ils avaleraient de l'eau ! » Il s'empessa de réaliser son idée.

Les poissons qui réussirent à s'échapper (ce qui était très rare) furent mis dans des aquariums, soit d'eau douce, soit d'eau de mer, selon leur origine.

La glace fondit longtemps plus tard, si lentement que leur corps s'adapta à la vie aquatique. Les poissons ayant moins de cinq ans à l'époque restèrent dans la mer ainsi que leurs descendants. Ceux qui étaient les plus vieux, et qui devaient se baigner dans les cours d'eau, y restèrent, et les générations suivantes aussi.

C'est ainsi que, depuis ce jour, les poissons devenus silencieux vivent dans l'eau, certains dans l'eau de mer et d'autres dans l'eau douce.

Sarah BOUCHET
(6^e jaune)

POURQUOI LES POUBELLES N'ONT PLUS DE JAMBES

Il y a très longtemps, tout le monde s'entendait bien. Le chat allait rendre visite au chien et la chouette discutait tranquillement avec le mulot. Les poubelles et les humains s'entendaient à merveille. D'ailleurs, pour mieux rendre service à tout le monde, les poubelles avaient des jambes. Dès que vous vouliez vous débarrasser de quelque chose, elles accouraient sur leurs petites jambes et se disputaient presque pour avoir les détritrus. Rattraper les déchets que les humains jetaient par les fenêtres, c'était comme un jeu pour elles. Elles aimaient rendre service. Le soir, fatiguées d'avoir couru toute la journée, elles allaient à la déchèterie vider leur estomac. Puis elles s'installaient sur les trottoirs pour dormir.

Mais cela ne dura pas. Bientôt, les pauvres petites poubelles n'eurent plus une heure de répit. La mode vint chez les jeunes qui sortaient des boîtes de nuit de leur faire des croche-pattes, de leur donner de grands coups de pieds, de les renverser et de les faire rouler sur le béton. Sans se gêner, ils le firent même en pleine journée. Ils se moquèrent d'elles en lançant les détritrus à côté. Elles demandèrent l'aide de la police, mais celle-ci leur éclata de rire au nez. Elles étaient cabossées, fatiguées et humiliées. Elles décidèrent donc de protester. Elles élurent un chef qui leur proposa de faire la grève.

Dès le lendemain, elles vidaient tout ce qu'elles avaient dans le ventre au pied des gens, bloquaient la circulation en faisant des manifestations et des barricades d'ordures. Quand elles défilaient, elles n'arrêtaient pas de crier, ce qui, pour les enfants des humains, faisait des siestes en moins et pour les parents des cris en plus à supporter. La ville était sale, jonchée de détritrus ; on pouvait à peine respirer tant l'air était nauséabond. On glissait sur les peaux de

bananes et les adultes étaient en retard à cause des embouteillages provoqués par les ordures.

Il fallait faire quelque chose. Les humains en colère se réunirent pour prendre une décision. Une femme proposa de paralyser les poubelles, une autre de les faire fondre, et un petit garçon suggéra de les donner à manger au grand méchant loup. Le maire proposa de leur couper les jambes et de les laisser sans vie. La population opta pour cette idée à l'unanimité.

La nuit, les humains n'eurent aucun mal à accomplir cette tâche car les poubelles étaient beaucoup moins nombreuses qu'eux. On les conduisit donc à l'abattoir municipal où on leur coupa les jambes. C'est ainsi que les poubelles n'ont plus de jambes. Depuis, certaines sont suspendues dans les parcs et les autres posées un peu partout dans la ville. Ce sont maintenant les humains qui marchent et vont y déposer eux-mêmes leurs déchets.

Scénario de Rémi DURAND (6^e Orange)
 Mise en mots de Justine CHARENTON-MASSET
 Avec la collaboration de
 Mathieu GUESNIER, Charles CAUPAIN
 Ludivine LAVESNE, Mathieu RANOUX,
 Lauriane LEGRAND, Manon FOURNAC

POURQUOI LES FLEURS PERDENT LEURS PETALES QUAND ELLES SONT FANEES

Il y a très longtemps, les fleurs étaient très vaniteuses. C'était à celle qui aurait les plus beaux pétales, le meilleur parfum... Bref, elles se faisaient quasiment la guerre.

Elles n'aimaient pas les humains, qui les coupaient pour orner le vase de leur salon, car leurs pétales devenaient alors tout fripés et elles mouraient.

Un jour, une rose rouge, qui était magnifique, fut coupée et mise dans l'un des vases de l'appartement privé de la Reine. Cette rose était encore plus vaniteuse que les autres fleurs. Elle pensa : « Ma foi, puisque je suis dans les appartements de la Reine, c'est que je suis la plus belle de tous les jardins. Je me proclame reine de toutes les fleurs. »

Les fleurs aimaient beaucoup leur reine, ce qui ne les empêchait pas de la critiquer.

« Moi, dit le lys, je suis plus beau que la reine. Mes pétales sont moins sombres.

- Et moi donc, affirma le Muguet, Personne ne peut égaler mon parfum !

- Voyons ! s'exclama le Tournesol, Moi je suis la plus haut perchée sur ma sublime tige verte et, qui plus est, sans épines. »

Eh oui, les fleurs ne pouvaient s'empêcher d'être vaniteuses, c'était ainsi.

Un beau matin, la rose s'éveilla et commença à s'admirer dans la glace. Mais cela faisait plus de dix jours qu'elle était dans son vase et ses pétales étaient tout fripés. Elle était là, se contemplant, triste : « Mon Dieu ! Que je suis laide ! »

De tristesse, elle laissa tomber ses pétales, et elle fut jetée à la poubelle.

Les autres fleurs, en hommage à leur reine bien-aimée, se mirent à perdre leurs pétales quand ils étaient fripés.

Justine CHARENTON-MASSET
(avec la participation de tout le groupe de 6^e Orange)

LA DISPARITION DES DINOSAURES

Autrefois, quand la terre était encore jeune, les dinosaures avaient envahi le monde : des millions de mixosaures, de plotosaures sous l'eau, des mégalosaures, des archéoptéryx dans l'air et des tyrannosaures régnaient sur la planète. Le monde n'appartenait pas encore aux humains, mais à des monstres étranges.

Ce règne aurait pu se poursuivre pendant des millions d'années, mais, tout à coup, on ne sait plus à quelle époque, une pluie de météorites commença à tomber du ciel. Puis une comète géante survint et explosa en creusant un cratère énorme, tel qu'on n'en avait jamais vu. La plupart des dinosaures furent écrasés ou tués par l'explosion. Ce fut la fin de ces étranges créatures. La fin ? Pas tout à fait.

Au XX^e siècle, en effet, le professeur Einstein découvrit, juste avant sa mort, que nos poules de basse-cour avaient des caractéristiques génétiques des dinosaures. Qui l'aurait imaginé ?

Mickaël LACOSTE
Maarten VAN OS
(6^e Jaune)

POURQUOI L'ÉLEPHANT A UNE TROMPE

Quand le monde était encore jeune, les éléphants étaient les rois de la savane, mais ils n'étaient pas tout à fait heureux. Tous les animaux se moquaient d'eux en cachette parce qu'ils étaient tout sales. Les éléphants ne se lavaient pas car ils étaient trop gros, trop lourds, trop patauds. Comment faire pour être propre et sentir bon quand on est un géant ?

Un jour, il y eut un bruit bizarre qui alerta les animaux de la savane. Que se passait-il ? Quel était ce bruit inconnu ? Effrayés, ils se blottirent au fond d'une caverne. Dès que le bruit cessa, ils se hasardèrent au-dehors et observèrent avec stupéfaction un changement chez les éléphants. Les énormes bêtes avaient le pelage d'une belle couleur grise, un tuyau de peau qui partait de leur bouche et tombait jusqu'à terre.

Les animaux de la savane se posèrent des tas de questions sur cette métamorphose. Comment les pachydermes avaient-ils pu se nettoyer aussi efficacement ? Les éléphants voulaient garder leur secret, mais les autres animaux insistèrent. Ils furent obligés de le dévoiler : grâce à ce qu'ils appelaient dorénavant leur trompe, ils pouvaient à tout instant, dès qu'ils trouvaient de l'eau, se doucher et se débarrasser de la boue et des parasites.

Quelques jours plus tard, les animaux étaient beaux, élégants, brillants, bien dans leur peau, grâce aux éléphants qui acceptaient volontiers de les arroser en barrant de plaisir.

Pauline CHAPOUL et Charlotte AMEZTOY (6^e Jaune)

POURQUOI L'ÉLEPHANT A UNE TROMPE

(2)

Quand le monde était encore jeune, l'éléphant n'avait pas de trompe, il mangeait très peu et il lui était difficile de se laver. Pour ce

faire, il devait se rouler dans l'eau. Cette opération provoquait d'énormes éclaboussures qui gênaient tous les animaux des alentours. De plus, l'éléphant, n'émettait aucun son. Il était totalement silencieux et c'était bien ennuyeux pour communiquer ou pour signaler un danger. Incapable de se construire un abri, il en était réduit à dormir au fond des grottes.

Un jour, à son réveil, l'éléphant sortit de sa grotte mal à l'aise. Il était enrhumé et sentait une gêne au bout de son nez, comme si une sorte de tuyau poussait là. Affolé, le pachyderme se frotta le museau en essayant de se débarrasser de cette excroissance incongrue. Mais son nez prenait des proportions de plus en plus importantes. Et il finit par se retrouver avec une véritable trompe. L'intelligent animal comprit bien vite tout le parti qu'il pouvait tirer de ce nouvel attribut. Et son affolement céda la place à une grande satisfaction.

Et c'est depuis ce jour-là que l'éléphant arbore fièrement sa trompe. Maintenant, il peut manger, boire, se laver, pousser des cris, construire des cabanes et même aider les hommes à porter de lourds fardeaux.

Pauline LUZINIER

(6^e Rouge)

POURQUOI LE SERPENT N'A PLUS DE PATTES

Quand le monde était encore jeune, le serpent avait six pattes ; elles s'embrouillaient entre elles à chaque fois qu'il voulait se faufiler dans un trou. Ces maudites pattes posaient aussi problème pour chasser, car elles faisaient trop de bruit : les proies entendaient le serpent à des kilomètres et détalait sans demander leur reste.

L'hiver vint à grande vitesse. Le serpent hiberna, allongé sur le ventre, tapi dans son trou sous un amas de rochers. Quatre mois passèrent, et le printemps arriva. Le serpent se réveilla de son long sommeil hivernal. Le ciel était bleu tout autour de lui. La neige avait laissé place à l'herbe verte. Le serpent s'étira voluptueusement. Mais il fallait manger. L'animal essaya de se dresser sur ses pattes, mais il dérapa et retomba lourdement sur le sol avec un bruit mat.

Après une autre tentative infructueuse, il découvrit, ahuri, qu'il n'avait plus de pattes ! Plus de pattes ? Comment allait-il se déplacer ? Angoissé, il alla consulter M. Croco, le sage de la région. Ce dernier l'examina hocha gravement la tête et lui demanda combien de temps il avait hiberné.

« Quatre mois, comme tout le monde ! » répliqua le serpent.

Intrigué, M. Croco lui expliqua que ses pattes avaient tout simplement pénétré dans son corps. Il testa son nouveau corps. Surpris, il se rendit compte que c'était plus facile pour se faufiler dans les trous. Voilà pourquoi le serpent, aujourd'hui, n'a plus de pattes.

Lisa PINTO
Suzanne VITTORINO

(6^e Jaune)

POURQUOI LES ZEBRES ONT DES RAYURES

Il y a bien longtemps, alors que le monde était encore jeune, les zèbres se faisaient servir par les girafes. Elles s'occupaient de tout ; du ménage, de la cuisine, des courses et même de nettoyer les sabots des zèbres, pendant que ces derniers se prélassaient à l'ombre des oasis.

Un jour, les girafes se rebellèrent car elles en avaient plus qu'assez de servir les zèbres sans aucune reconnaissance. Ceci provoqua une grande réunion où, les unes après les autres, elles proposèrent leur avis. Elles finirent par décider de mettre le feu à la forêt des zèbres.

Trois jours plus tard le feu se déclara. Les girafes, parties au matin pour mettre le feu au fin fond de la forêt, y échappèrent. Les zèbres se demandaient où étaient passées leurs servantes. Ils attendirent longtemps jusqu'au moment où ils virent arriver les flammes. Affolés, ils couraient dans tous les sens pour essayer d'échapper à l'incendie. Ils partirent loin et sortirent de la forêt.

Quelques jours après le désastre, tout était noir comme le goudron. Un zèbre se frotta contre les arbres, noircis par les flammes, qui laissèrent de grandes traces noires sur son beau pelage blanc. Les autres zèbres, qui trouvaient ce nouvel habit très seyant, se frottèrent eux aussi contre les arbres. Et c'est depuis ce jour que les zèbres ont de majestueuses rayures noires.

Timothée RITLEWSKI (6^e Rouge)
Pierre RANOUX (6^e Jaune)